Africa Review of Books
Revue Africaine des Livres

Volume 8, Number 1 March/Mars 2012

The Iron Lady of Liberia
ADEKEYE ADEBAJO

Le soulèvement tunisien, une révolte inattendue ?
KHEDIDJA MOKEDDEM

Namibian History Writ Large
HENNING MELBER

Samir Amin, penseur et homme d'action au long cours
HASSAN REMAOUN

The Enduring Challenge of National Integration
BAHRU ZEWDE

La lecture d'un « Je Echo » de Jean-Luc Raharimanana
KAHINA BOUANANE NOUAR

ISSN: 0851-7592

CODESRIA

Editor/Editeur
Bahru Zewde

French Editor/Editeur Francophone
Hassan Remaoun

Managing Editor
Asnake Kefale

Editorial Assistant/Assistante éditoriale
Nadéra Benhalima

Text layout/Mise en page
Konjit Belete

Cartoon design/Artiste
Alias Areda

International Advisory Board / Comité éditorial international

Ama Ata Aidoo, Writer, Ghana

Tade Aina, Carnegie Corporation, New York

Elikia M'Bokolo, École de Etudes en Sciences Sociales, France

Rahma Bourkia, Université Hassan II, Morocco

Paulin Hountondji, Université Nationale du Bénin, Benin

Thandika Mkandawire, London School of Economics and Political Science, London, UK

Adebayo Olukoshi, United Nations African Institute for Economic Development and Planning (IDEP), Dakar, Senegal

Issa G. Shivji, University of Dar es Salaam, Tanzania

Paul Tiyambe Zeleza, Bellarmine College of Liberal Arts, Loyola Marymount University, Los Angeles

© CODESRIA 2012. All rights reserved.
The views expressed in issues of the *Africa Review of Books* are those of the authors and do not necessarily reflect those of CODESRIA, FSS or CRASC.

The Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA) is an independent organisation whose principal objectives are to facilitate research, promote research based publishing and create multiple forums geared towards the exchange of views and information among African researchers. All these are aimed at reducing the fragmentation of research on the continent through the creation of thematic research networks that cut across linguistic and regional boundaries.

CODESRIA publishes *Africa Development*, the longest standing Africa based social science journal; *Afrika Zamani*, a journal of history; the *African Sociological Review*; the *African Journal of International Affairs*; *Africa Review of Books* and the *Journal of Higher Education in Africa*. The Council also co-publishes the *Africa Media Review*; *Identity, Culture and Politics: An Afro-Asian Dialogue*; *The African Anthropologist* and the *Afro-Arab Selections for Social Sciences*. The results of its research and other activities are also disseminated through its Working Paper Series, Green Book Series, Monograph Series, Book Series, Policy Briefs and the CODESRIA Bulletin. Select CODESRIA publications are also accessible online at www.codesria.org.

ARB Annual Subscription Rates / Tarifs d'abonnements annuels à la RAL
(in US Dollar) (en dollars US)

	Africa / Afrique	Rest of the World / Reste du monde	
Individual	10	15	Particuliers
Institutional	15	20	Institutions

Advertising Rates (in US Dollar) / **Tarifs publicitaires** (en dollars US)

Size/Position	Black & White / Noir & blanc	Colour / Couleur	Format/emplacement
Inside front cover	2000	2800	Deuxième de couverture
Back cover	1900	2500	Quatrième de couverture
Full page	1500	2100	Page entière
Three columns	1200	1680	Trois colonnes
Two columns	900	1260	Deux colonnes
Half page horizontal	900	1260	Demi-page horizontale
Quarter page	500	700	Quart de page
One column	350	490	Une colonne

Advertising and subscription enquiries should be addressed to /
Envoyez vos demandes d'insertion publicitaires ou d'abonnement à :

Publications Programme
CODESRIA, Avenue Cheikh Anta Diop X Canal IV
BP 3304, CP 18524 / Dakar, Senegal
E-mail: codesria@codesria.org
Website: www.codesria.org

© CODESRIA 2012. Tous droits réservés.
Les opinions exprimées dans les numéros de la *Revue Africaine des Livres* sont celles des auteurs et pas nécessairement celles du CODESRIA, du FSS ou du CRASC.

Le Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA) est une organisation indépendante dont le principal objectif est de faciliter la recherche, de promouvoir une forme de publication basée sur la recherche, et de créer des forums permettant aux chercheurs africains d'échanger des opinions et des informations. Le Conseil cherche à lutter contre la fragmentation de la recherche à travers la mise en place de réseaux de recherche thématiques qui transcendent les barrières linguistiques et régionales.

Le CODESRIA publie une revue trimestrielle, intitulée *Afrique et Développement*, qui est la plus ancienne revue de sciences sociales basée sur l'Afrique. Le Conseil publie également *Afrika Zamani,* qui est une revue d'histoire, de même que la *Revue Africaine de Sociologie* ; la *Revue Africaine des Relations Internationales (AJIA)*, et la *Revue de l'Enseignement Supérieur en Afrique.* Le CODESRIA co-publie également la revue *Identité, Culture et Politique : un Dialogue Afro-Asiatique,* ainsi que la *Revue Africaine des Médias.* Les résultats de recherche, ainsi que les autres activités de l'institution sont diffusés par l'intermédiaire des « Documents de travail », la « Série de Monographies », la « Série de Livres du CODESRIA », et le *Bulletin du CODESRIA*. Une sélection des publications du CODESRIA est aussi accessible en ligne au www.codesria.org.

Notes for Contributors

The *Africa Review of Books* presents a biannual review of works on Africa in the social sciences, humanities and creative arts. It is also intended to serve as a forum for critical analyses, reflections and debates about Africa. As such, the Review solicits book reviews, reviews of articles and essays that are in line with the above objectives. Contributions that traverse disciplinary boundaries and encourage interdisciplinary dialogue and debate are particularly welcome.

Reviews and essays should be original contributions: they should not have been published elsewhere prior to their submission, nor should they be under consideration for any other publication at the same time.

The recommended length of the reviews is 2,000 words, with occasional exceptions of up, to 3,000 words for review articles or commissioned essays. Notes (which should be submitted as endnotes rather than as footnotes) should be used sparingly.

Contributions should begin with the following publication details: title of the book; author; publisher; number of pages; price; and ISBN.

Contributions are best sent electronically as e-mail attachments. If sent by post as hard copy, they should be accompanied by soft versions on CD in the MS Word or RTF format. Authors should also send with their submissions their full address and institutional affiliation as well as a short bio-data (including a sample of recent publications) for inclusion in the "Notes on Contributors" section.

Authors are entitled to two copies of the issue of the *Review* in which their contribution is published.

All communications (contributions, editorial correspondence, books for review) should be addressed to Editorial Office:

Africa Review of Books
Forum for Social Studies (FSS)
P.O. Box 25864 Code 1000
Addis-Ababa, Ethiopia

Tel: +251-11-6297888/91
E-mail: arb.fss@ethionet.et
www.fssethiopia.org.et

Notes aux contributeurs

La *Revue Africaine des Livres* présente une revue semestrielle de travaux sur l'Afrique dans le domaine des sciences sociales, des sciences humaines et des arts créatifs. Elle a pour but de servir de forum pour des analyses critiques, des réflexions et des débats sur l'Afrique. À ce titre, la *Revue* souhaiterait recevoir des articles critiques, des essais et des comptes-rendus de livres selon les objectifs ci-dessus. Les contributions qui transcendent les barrières disciplinaires et encouragent le dialogue interdisciplinaire et les débats sont particulièrement les bienvenues.

Les articles critiques et essais devront être des contributions originales : elles ne devront avoir fait l'objet d'aucune autre publication avant d'avoir été proposées, pas plus qu'elles ne pourraient être prises en considération pour d'autres publications au même moment.

La longueur recommandée pour les contributions est de 2 000 mots, avec d'éventuelles exceptions pour les articles critiques commandités. Les notes (qui devraient être proposées en fin plutôt qu'en bas de page) devront être utilisées de façon très succinte.

Les contributions devront commencer avec les détails de publication suivants : titre de l'ouvrage, auteur, éditeur, nombre de pages, prix et ISBN.

Les contributions devront être envoyés par courrier électronique de préférence en tant que fichier attaché. Si elles sont envoyées par poste, elles devront être accompagnées d'une version électronique sur CD enregistrée au format MS Word ou RTF. Les auteurs devront aussi préciser leur adresse complète, leur institution de tutelle ainsi qu'une brève note biographique (avec un aperçu de leur plus récentes publications) qui pourra être insérée dans la section « Notes sur les contributeurs ».

Les auteurs auront droit à deux exemplaires de la *Revue* dans laquelle paraîtra leur contribution.

Toutes les communications (contributions, correspondance éditoriale, livres pour comptes-rendus) devront être envoyées à :

Revue Africaine des Livres
Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC)
Technopole USTO Bir El Djir ORAN, BP 1955 El Menaouer
Oran, Algérie

Tel: +213(0)-41-560473 à 76 / Fax: +213(0)-41-560463
E-mail : ral@crasc.org / crasc@crasc.org
www.crasc.org

Contents/ Sommaire

Adekeye Adebajo	The Iron Lady of Liberia	4
Henning Melber	Namibian History Writ Large	6
Bahru Zewde	The Enduring Challenge of National Integration	7
Priya Lal & Samuel Mhajida	Remembering and Reviving Student Activism in Tanzania	9
Chris Saunders	In Search of the Smoking Gun	10
Khedidja Mokeddem	Le soulèvement tunisien, une révolte inattendue ?	11
Hassan Remaoun	Samir Amin, penseur et homme d'action au long cours	13
Kahina Bouanane Nouar	La lecture d'un « Je Echo » de Jean-Luc Raharimanana	14
Hamza Bachiri	Les Arabo-musulmans en Afrique sub-saharienne	16
Noël Obotela Rashidi	La République Démocratique du Congo à la recherche de la stabilité politique	17
Sara Hedia	Les disparités entre les hommes et les femmes dans le sport en Afrique	18
Ammara Bekkouche	Incursion dans les processus du changement culturel en Afrique	19

CONTRIBUTORS/CONTRIBUTEURS

ADEKEYE ADEBAJO is Executive Director of the Centre for Conflict Resolution (CCR), Cape Town, South Africa, and author of *Liberia's Civil War: Nigeria, ECOMOG, and Regional Security in West Africa* (Lynne Rienner, 2002); *The Curse of Berlin: Africa After the Cold War* (Columbia University Press, 2010); and *UN Peacekeeping in Africa: From the Suez Crisis to the Sudan Conflicts* (Lynne Rienner, 2011).

HAMZA BACHIRI est chercheur au Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC). Il prépare actuellement une thèse de doctorat en sociologie sur les formes de pouvoir en Algérie contemporaine à travers l'expression caricaturale.

AMMARA BEKKOUCHE est professeure à l'Université des sciences et de la technologie Mohamed Boudiaf - Oran, et chercheure au Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC). Elle est un membre des comités de rédaction de la *Revue Africaine des Livres* et de la revue *Insaniyat* (CRASC).

SARA HEDIA est chercheure au Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC). Elle travaille actuellement sur les questions de toponymie en Algérie contemporaine.

PRIYA LAL holds a PhD in African History from New York University and is an Assistant Professor of History at Quinnipiac University, in the United States. She is currently working on a book manuscript about *ujamaa* villagization; her writing on this subject has been published in *The Journal of African History*.

HENNING MELBER is Executive Director of The Dag Hammarskjöld Foundation in Uppsala/Sweden and Research Fellow at the Department of Political Sciences at the University of Pretoria. He was Director of the Namibian Economic Policy Research Unit (NEPRU) in Windhoek (1992-2000) and Research Director at the Nordic Africa Institute in Uppsala (2000-2006). He is co-editor of the *Africa Yearbook* and managing co-editor of *Africa Spectrum*.

SAMUEL MHAJIDA holds an MA in History from the University of Dar es Salaam and is Assistant Lecturer at the Dar es Salaam University College of Education. His MA dissertation was on the historical dynamics of poverty in a pastoral community in central Tanzania during the twentieth century.

KHEDIDJA MOKEDDEM est chercheure au Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle, Oran (Algérie). Elle travaille actuellement sur les adolescents et l'adolescence ainsi que sur la famille et les représentations des relations sociales du genre et sur les conflits comme analyseur de changements familiaux.

KAHINA NOUAR-BOUANANE est enseignante à l'Université d'Oran. Elle a travaillé dans ses recherches doctorales sur les textes maghrébins d'expression française. Elle s'intéresse à présent à la question du genre et à la créativité en Afrique, notamment dans sa dimension surréaliste.

NOËL OBOTELA RASHIDI est enseignant au Département des Sciences Historiques et chercheur au Centre d'Études Politiques (CEP), Université de Kinshasa(RDC). Parmi ses publications : « Les clivages socioculturels à l'aune des élections en RDC », in Isidore Ndaywel è Nziem et Elisabeth Mudimbe-Boyi (eds.), *Images, mémoires et savoirs. Une histoire en partage avec Bogumil Koss Jewsiewicki*, Karthala, Paris, 2009.

HASSAN REMAOUN est enseignant à l'Université d'Oran, chercheur au Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC), Editeur francophone de la *Revue Africaine des Livres* et membre du comité de rédaction de la revue *Insaniyat* (CRASC). Il est connu pour ses travaux sur le mouvement national algérien et sur les questions de mémoire et d'histoire de l'Algérie contemporaine.

CHRIS SAUNDERS taught History at the University of Cape Town until his retirement in 2008. He has published on many aspects of the history of southern Africa. He is now a Research Associate at the Centre for Conflict Resolution, Cape Town, South Africa.

BAHRU ZEWDE is Emeritus Professor of History at Addis Ababa University and Editor of the *Africa Review of Books*. He is author of several books and articles, notably *A History of Modern Ethiopia 1855-1991* and *Pioneers of Change in Ethiopia: The Reformist Intellectuals of the Early Twentieth Century*.

Africa Review of Books **(ISSN No. 0851-7592) is a biannual publication of the Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA). The editorial production of the *Review* is managed by the Forum for Social Studies (FSS), Addis Ababa (Ethiopia), with the active support of the Centre National de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle (CRASC), Oran (Algeria).**

La Revue Africaine des Livres **(ISSN No. 0851-7592) est une publication semestrielle du Conseil pour le développement de la recherche en sciences sociales en Afrique (CODESRIA). La production éditoriale est dirigée par le Forum des sciences sociales (FSS), Addis-Ababa, Ethiopie, avec le soutien actif du Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC), Oran, Algérie.**

The Iron Lady of Liberia

Adekeye Adebajo

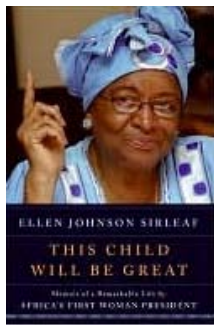
This Child Will Be Great: Memoirs of a Remarkable Life by Africa's First Woman President
by Ellen Johnson Sirleaf
Harper Collins, 2009, $26.99 hardcover, ISBN: 978-0-06135-348-2

The awarding of the Nobel Peace Prize to Liberian president, Ellen Johnson Sirleaf (along with Liberia's Leymah Gbowee and Yemen's Tawakul Karman), for championing women's rights, four days before a presidential election in October 2011, must count as one of the most political acts in the history of the prize. It would be hard to imagine the prize being awarded to a sitting American or European leader less than a week before an election. This act also reinforced the gulf between international perceptions of Liberia's 'Iron Lady' and the more critical view that many Liberians and West Africans have of her six years in office and past political record.

Sirleaf's main opponent in the presidential election, Winston Tubman, argued that Sirleaf did not deserve the Nobel Peace Prize, describing her as a 'warmonger'. In the first round of polling during the October 2011 election, the Liberian president won 43.9 per cent of the vote to Tubman's 32.7 per cent. A run-off was therefore required a month later. In a reckless act of political immaturity, Tubman claimed – without producing much credible evidence – that the first round of voting had been rigged in favour of Sirleaf and called on his supporters to boycott the second round. Violence erupted in Monrovia that led to two deaths and accusations of curbs on media freedom. Sirleaf was thus the sole candidate in the second round, winning the election unopposed. The 38 per cent turn-out in the second round was in stark contrast to the first round's 72 per cent, meaning that the president's legitimacy was likely to remain a perennial source of questioning in a second six-year term. The fact that Sirleaf's Unity Party still lacked a majority of seats in the House and the Senate after legislative elections could also further weaken her ability to rule effectively.

As Liberia's four million citizens ponder the aftermath of this difficult 2011 election, the life and times of their president, Ellen Johnson Sirleaf, seems a particularly appropriate subject of study. Sirleaf became Africa's first elected female head of state in November 2005. One of Africa's most accomplished technocrats, she has written an engaging memoir that has received surprisingly little review across the continent. It is also noteworthy that Sirleaf delivered the sixth Nelson Mandela Lecture in Johannesburg in July 2008, eulogising the Nobel Peace laureate and praising his successor Thabo Mbeki's vision of an 'African Renaissance'.

The title of the book – *This Child Will Be Great* – is taken from an old man's prophecy, and modesty is certainly not one of Sirleaf's qualities. She talks of growing up with a Gola father who was brought up in an Americo-Liberian household, ended up as a legislator, but then suffered the tragedy of being crippled. Her mother's father was a German trader who had abandoned his family, and Sirleaf's mother grew up with an Americo-Liberian family. Both parents were thus brought up culturally Americo-Liberian and the author refers incessantly to individuals from 'settler' families, contrasting these with what she describes as a 'largely docile, uneducated population of young natives' that would later become 'radicalized'. The Americo-Liberians were a group of freed American slaves who founded the republic of Liberia in 1847 and systematically oppressed and marginalised the indigenous population, while mimicking the culture of their homeland. This corrupt oligarchy ruled for 133 years until a bloody *coup d'état* in 1980 led by a semi-literate Master-Sergeant, Samuel Doe, seized power after killing several members of the *ancien régime*.



Sirleaf attended elite schools and was a 'tomboy' who enjoyed sports. Her fellow pupils teased her mercilessly, referring to her as 'Red Pumpkin' due to her light skin. This led to a defensiveness about her identity that is evident in her memoir. At the tender age of 17, she married a man whose mother was from a prominent Americo-Liberian family, and had four sons with him. She worked as a bookkeeping assistant to an accountant, and when her husband went to study in the United States, she had a chance to enrol herself at Madison Business College. Sirleaf talks of her guilt at having left her sons with family members as she travelled the world, noting the lingering strain on this bond. The relationship with her children enjoys notably little attention in the book, and some reviewers of this memoir have complained about a lack of emotional as opposed to historical content. Sirleaf is close to her devout Christian mother and writes touchingly about her. She, however, makes the rather odd comment that her mother 'was very fair and did not much look like an African' – a narrow definition of Africanness that again suggests serious identity issues on the part of the author. Sireleaf's efforts to identify with rural women – based seemingly on sporadic visits to the village as a child – are therefore not totally convincing.

Johnson Sirleaf left her husband when he became increasingly abusive, and the unflattering picture she paints of him is of a philandering, jealous, ill-tempered alcoholic. She admits to having had an affair with an unnamed 'good friend' that lasted until his death, but she never remarried. Sirleaf joined Liberia's finance ministry and enjoyed a meteoric rise, particularly after obtaining a masters degree in public administration from Harvard University where she learned a lot about her country while devouring the vast literature in the institution's well-stacked libraries. Though a civil servant, Sirleaf famously criticised government corruption at a conference on Liberia in the US in 1969. She, however, lazily described the 27-year rule of William Tubman (1944-1971) in oxymoronic terms as a 'benevolent dictatorship'. She became deputy minister of finance under the successor regime of William Tolbert, and used a graduation speech in 1972 to criticise the Americo-Liberian settler – class of which she was a *de facto* member – for its political and cultural hegemony over indigenous Liberians, warning of increasing socio-political tensions. This stunning lack of judgment was repeated several times in Sirleaf's career, and it would surely have been more sensible either to make private criticisms to push for reform from inside the system or to resign from the government and then go public. In reading this memoir, one cannot help thinking sometimes that Sirleaf suffers from a *folie de grandeur* in which she is a gallant anti-corruption crusader single-handedly trying to save her volatile country from erupting into chaos.

Increasingly sidelined in the Tolbert administration, Sirleaf joined the World Bank in 1973, travelling to East Africa as well as to Latin America and the Caribbean, thus greatly expanding her horizons. She showed a consistently impressive determination to succeed, to master her brief and improve herself, and her capacity for hard work is beyond doubt. Though she criticised the arrogance of the bank officials in dealing with leaders of developing countries, she showed less courage in speaking out against the patronizing of the Third World in this international setting than she had done in her own domestic environment. Sirleaf returned home to the finance ministry in 1975. In another astonishing lack of judgment, she stamped 'BULLSHIT' on a request from Liberia's finance minister to the query of a British contractor, with the story appearing in the *Financial Times* and embarrassing the government.

Sirleaf was made finance minister in August 1979, eight months before the Doe coup. Inexplicably, she agreed to work for a regime – as president of the Liberian Bank for Development and Investment – that had killed 13 senior officials (including six of her former cabinet colleagues) as well as the president she had served. She curiously described her relationship with Doe as at first 'complex but workable' before souring. Sirleaf again criticised the regime she served, this time during a lecture in the US in November 1980, before returning to the World Bank. In a telling exchange, she sides with the World Bank president, Robert McNamara, after criticisms by renowned Kenyan academic Ali Mazrui that the American was portraying himself as Africa's saviour.

Sirleaf then becomes the first African female vice-president of Citibank, based in Kenya, but travelling across Africa. In true diva style, she clearly revelled in the 'good life', living in a 'big home' in Nairobi's 'Beverly Hills' with 'chauffeured car, domestic servants'. She employs the royal 'we' throughout the book to describe herself. During visits to Liberia, Sirleaf continued to pay 'courtesy calls' on the autocratic Samuel Doe, who she says had a lot of affection for me and even trusted me'. In another loss of judgment that occurred twice, Sirleaf joins a political party while working at Citibank, later acknowledging that she should have resigned first. When she was trying to win a party nomination for presidential elections in 1997, she also had to be pushed by her employer to resign as head of the United Nations Development Programme (UNDP) Regional Bureau for Africa after reports emerged in the media that she was running for office.

Sirleaf referred in another critical speech in the US in 1984 to Doe's regime as 'idiots' (a loaded term significantly never used to describe the country's Americo-Liberian rulers). Predictably, this landed her in detention on her return to Liberia, as an insecure Doe became increasingly paranoid. She was sentenced to ten years hard labour. Following international pressure, she was released and won a seat in the Liberian Senate in 1985 which she refused to take up in protest at the fraudulent US-backed election that had led to Doe's staying in power. Following a failed coup attempt in the same year, she was jailed again, and her unwavering faith and indomitable courage which earned her the nickname of the 'Iron Lady of Liberia' come through clearly during these trials and tribulations. She was released from prison, but still continued to advise Doe, submitting a policy memo to him before escaping abroad after her passport had been seized. She worked for Equator Bank in the US, travelling often to Asia.

In the biggest misjudgement of Sirleaf's career (and one that clearly still haunts her), she helped raise $10,000 to support Charles Taylor's rebel movement which launched a military incursion to oust Doe in

December 1989 (Taylor later claimed that Sirleaf had been the international coordinator of his movement between 1986 and 1994). She then went to visit the warlord in his bush hideout in 1990. As a civil war was destroying the country with huge human costs (an estimated 250,000 people were eventually killed), Sirleaf flippantly told a BBC reporter that if Taylor destroyed Monrovia, it would be rebuilt and champagne would be drunk. She later described these as some of the most 'stupid' public statements she had ever made.

Sirleaf criticised the historical American economic exploitation of Liberia, but yet she was widely perceived as president, as seeking to remain close to Washington. Even her book often seems aimed – with its language and subjects – at an American audience. She reflected the naïve view of the Liberian settler elite that the US is 'our great father, our patron saint. It will never let us suffer'. After the outbreak of the Liberian civil war (1989-1997), Sirleaf had called for an American intervention – which never materialised – and criticised the Economic Community of West African States Ceasefire Monitoring Group (ECOMOG) arguing, without any evidence and contrary to all military logic, that the force could have ended the fighting in Liberia much earlier. Her portrayal of ECOMOG is rather unflattering, considering the incredible sacrifices (over 500 fatalities) involved during seven years of lonely peacekeeping which saved many Liberian lives. Even after the conflict restarted in 1999, continuing until 2003, Sirleaf was still flying to Washington D.C. to lobby for a more active American role in Liberia. As president, she is frank about having bowed to American pressure to push for Taylor to be handed over from Nigerian exile in June 2006 to stand trial in the Hague for alleged war crimes committed in Sierra Leone. She simultaneously notes that she would have preferred to have focused on other priorities and not to have disturbed her country's fragile peace. As most African governments opposed the presence of a US military Africa Command on their territory, Sirleaf again displayed her obsessive fatal attraction to Uncle Sam. She uniquely called for the command to be located in her country, again opportunistically and short-sightedly demonstrating greater faith in placing her security in American arms rather than in Liberian institutions.

While campaigning against Charles Taylor in presidential elections in 1997, Sirleaf was seen as elitist and out of touch with the concerns of ordinary Liberians. This election resulted in a crushing defeat, and she won only 9.5 per cent of the vote, with Taylor triumphant in a landslide 75 per cent victory. Liberians overwhelmingly voted for peace, judging the former warlord's victory as their best guarantor of future stability. Sirleaf did not accept the defeat gracefully, telling former US president Jimmy Carter before the poll that it would have to be rigged in order for Taylor to win – an extraordinary lack of graciousness and commitment to the rules of the democratic game. In a further sign of pettiness, Sirleaf refused to take Taylor's call after his victory and failed to attend his presidential inauguration.

The fact that Sirleaf could muster only 20 per cent of the vote (coming in second to former footballer, George Weah, who won 28 per cent of the ballots) in the first round of the presidential elections in 2005, also suggested that Liberians were still unsure about her, despite Sirleaf's winning about 60 per cent of the vote in the second round. She immodestly described her victory as representing the 'rebirth of a nation', later noting that the country was lucky to have the opportunity to consolidate its democracy 'largely because of my own extensive contacts', and suggesting that she had been born with leadership qualities.

Many of Sirleaf's critics, however, disagreed with her somewhat messianic approach to leadership. In July 2009, Liberia's Truth and Reconciliation Commission (with a vocal dissenting minority) recommended barring Sirleaf – along with 49 other people – from holding public office for 30 years due to her support for Charles Taylor at the start of the Liberian civil war in 1989. Though Liberia's Supreme Court declared this recommendation to be unconstitutional in January 2011, Sirleaf's allies had sought to demonise and discredit the commission. They thus damaged the fragile process of reconciliation in a reckless act of spitefulness similar to Sirleaf's vengeful reactions to her political opponents.

Under the leadership of the 73-year old Sirleaf, Liberia, however, has made some impressive progress in its post-conflict reconstruction efforts. By 2010, the country's external debt of $5.8 billion had been largely forgiven through her incredible energy and prodigious networking. An estimated $16 billion in direct foreign investments has flowed in, involving a sensible diversification of investors, with the Chinese a particularly significant new presence. Some infrastructure has been repaired. An inherited budget of $80 million has quadrupled. 'Ghost workers' have been purged from ministerial payrolls, saving about $3 million a year. The International Monetary Fund (IMF) also noted that all of the government's monetary and fiscal targets had been met by December 2010.

One of Sirleaf's persistent fears has been that young unemployed groups will be recruited by warlords to restart the country's civil war that raged for 11 years until 2003. The 8,000-strong UN mission in Liberia (UNMIL) continues to guarantee security in the country amidst continuing ethnic and religious tensions and a weak police force. The international presence will, however, clearly not remain indefinitely. Instability across the border in Côte d'Ivoire also continues to be a serious concern following post-election violence in the neighbouring country in 2011. Liberian mercenaries were involved in this conflict which spilled 160,000 Ivorian refugees into Liberia. Guinea also remained politically unstable (with 3,000 refugees spilling into Liberia by 2011), even as Sierra Leone continued its fragile recovery from a decade of civil war. Liberia was thus located at the epicentre of a volatile Mano River basin.

The problems inherited by Sirleaf's administration clearly overwhelmed even her own incredible determination to succeed. Former combatants were not being provided with jobs quickly enough, leading to instability and crime. In a devastating blow, Sirleaf's American 'godfather' criticised continued failures to tackle corruption in a 2010 State Department report. Even more devastatingly for Sirleaf's declared 'zero-tolerance' approach to corruption, the Berlin-based Transparency International's Global Corruption Barometre (based on the general public's views about corruption levels and their government's efforts to tackle it) named Liberia the most corrupt country in the world in December 2010. Sirleaf had to fire her information minister as well as her internal affairs minister following reports of corruption. The fact that her brother was the internal affairs minister dismissed for graft and her son a presidential adviser, also replicated the nepotism she had earlier criticised in the Tolbert administration.

With no legislative majority to work with, Sirleaf admitted that she could not afford to alienate this branch of government through an anti-corruption crusade if she wanted to pass crucial legislation. Damaging reports of the government bribing lawmakers have thus been recurrent. The president's criticisms and firing of the combative auditor-general John Morlu (who completed 40 audits and criticised the president for not taking action against corrupt officials fingered in these reports) and the smear campaign run against him by Sirleaf's associates in the local media, again revealed a ruthlessness that contradicted her rhetorical attacks on the 'debilitating cancer of corruption'. Leaked email revelations in 2007 that Sirleaf's former Public Works minister, Willis Knuckles, had solicited kick-backs and the implication of her brother-in-law as well as her legal adviser in this scandal, caused further embarrassment, as Sirleaf herself publicly admitted. The sacking of House Speaker Edwin Snowe – Taylor's son-in-law who had been a thorn in the president's flesh – in 2007 on embezzling charges further revealed a selective tackling of corruption. Sirleaf dragged her feet before acting against her own associates, like Harry Greaves who was also accused of corruption. She continued to defend finance minister Augustine Ngafuan, who had been criticised by the General Auditing Commission for the disappearance of $1 million in the 2007/2008 budget. Sirleaf would later admit that she had not realised how deep-rooted and pervasive corruption was in the Liberian society, suggesting a naïve and out-of-touch president who had perhaps spent too much time in exile.

In Liberia's historically rubber and mining-dominated economy, un-employment stood at 95 per cent five years into Sirleaf's presidency (only 100,000 people out of a 2.7 million workforce were employed), while foreign aid of $425 million exceeded the country's $370 million annual budget. The fact that many of the socio-economic problems and corruption that Sirleaf criticised throughout her career continued under her own presidency suggested that there were complex, structural issues at play in generating the resources to establish an efficient civil service and political system to reduce the scourge of corruption. The slow pace of change has made Liberians wary of Sirleaf's lofty rhetoric. The controversial election of 2011 will make it difficult for the president to reconcile and reconstruct her fragile nation. The ennobling of Liberia's 'Iron Lady' by the Oslo-based Nobel Peace Prize committee could thus backfire spectacularly.

Namibian History Writ Large

Henning Melber

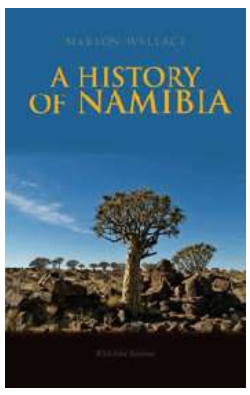
A History of Namibia: From the Beginning to 1990
by Marion Wallace with John Kinahan
C. Hurst & Co., 2011, xxi and 451 p. £ 30.00, ISBN: 978-1-84904-091-4

To present the verdict before the justification for it: this volume deserves to be a reference book for everyone interested in the history of the country, which, as one of Africa's last colonies, finally achieved its independence in 1990 after a long and bitter struggle against South African occupation and white minority settler colonial rule. The serious academic standards maintained by the work are evident not only by the 75 pages or so of notes and 35 pages of bibliographic details (amounting to more than a quarter of the book), but even more convincingly so by the substance of the text these references back up.

A little more than 300 pages of the book is devoted to an account of the country's history from the earliest traceable beginning, based on archaeological evidence (presented by Namibia's most renowned archeologist, John Kinahan). It ends with a short (less than ten pages) forward-looking conclusion that takes stock of the twenty years since independence, carefully seeking to tread the thin line between deserved recognition of achievements and critical observations on factual or potential failures under the South West African People's Organisation (SWAPO), the former liberation movement now exercising political power. It ends on a cautiously optimistic note, which might reflect more hope than certainty that the future is better than the past and that liberation from foreign rule has improved the living conditions for most, if not all, Namibians, outweighing the disappointments over the limits to such liberation, pursued as it is within a neoliberal socio-economic policy strategy geared towards the class interest of a new elite, which has established a *modus vivendi* with those interests who exercised control over the economy earlier.

The archaeological summary presented in the first chapter is a welcome addition to the standard history books, which often tend to skip this long period of human activity in the country due to lack of competence and knowledge. It is hence a definite enrichment that Marion Wallace provided an opportunity to John Kinahan to summarise the current state of the art, thereby sharing considerable parts of his own decades-long research results. Unfortunately, and maybe unavoidably so, at times this tends to be burdened with some subject-related specific jargon and terminology, which makes it difficult for the uninitiated to follow and understand. But it becomes obvious that the country and its diverse peoples had a history of their own with different modes of production and strategies for survival vis-à-vis the surrounding nature, landscape and climate for thousands of years before the white man came.

It is an interesting detail to learn that the rock art at Twyfelfontein with over 2,000 engravings, listed since 2007 as a World Heritage, is considered as 'an outstanding example of a late Holocene hunter-gatherer rock art site'. With 150,000 visitors per year, it 'is the most heavily visited rock art site in Africa' (p. 42), even though it is not easily accessible. Kinahan also adds that, in contrast to similar national heritage sites in neighbouring Botswana, South Africa and Zimbabwe ('where site visits by school pupils account for a significant proportion of visitors' numbers'), only a few local citizens are among the visitors; as I know from earlier experience, these local visitors happen to be mainly people from the remaining white population and their guests. Kinahan concludes that this might 'illustrate the fragility of traditional practices and the relative ease with which their historical continuity can be broken' (*ibid.*).



What I found a bit disturbing and disappointing is the lack of reference to the road engineer and almost obsessive amateur historian Klaus Dierks, who became deputy minister at independence. After a long professional career, during which he contributed to the further development of the transport infrastructure of the country, he served for fifteen years in the Namibian government before his untimely death. Marian Wallace mentions in her introduction his meticulously compiled chronology of Namibia (published in 2002 and constantly updated; it is still accessible on a web page he created, with a wealth of data and details, if only at times with too biased a focus on his own merits and role). She rightly observes that it is of little use for a historical analysis, as it is – *nomen est omen* – just a rather plain catalogue of places, names and events (p. 4). But when John Kinahan refers to the important site of IIKauxa!nas, 'the ruins of the encampment established by the Oorlam on a remote bend in the Bak River in south-eastern Namibia' (p. 38), which he describes in much detail (over two pages) as one of the most important discoveries for the 19th century history of Southern Namibia, he does not even mention Klaus Dierks but only refers to his own (later) writings. It was, however, the passionate road engineer Dierks, who, while working in the area in the 1980s, discovered the ruins and realised their tremendous historical value. He then made the sensational remnants known by publishing several articles, in which he described the site and alerted readers to its significance. His writings might have been those of a self-proclaimed amateur historian, possibly lacking the competence of a trained archaeologist. But it is definitely one of the few clear (if not sad) omissions of the work under review that these pioneering writings on IIKauxa!nas are not even mentioned in the otherwise comprehensive bibliography.

The nine chapters that follow are all the result of work over a number of years by Marion Wallace, the African curator at the British Library. She wrote her PhD thesis on 'Health, Power and Politics in Windhoek, Namibia, 1915-1945'. Through it and several more articles in books and journals, she had exerted considerable effort to reduce the knowledge gap that still exists in Namibian history, not least for the period of South African occupation of the territory between the two world wars. This seems to be among the more neglected time-spans among scholars. As for other blind spots in the present panorama unfolding in historical research since colonisation, Wallace is especially eager to reduce the gaps, identify the needs for further research and explorations, and add inspiring perspectives – such as the hitherto often noticeable lack of gender-based analysis, as well as the need to overcome the Eurocentric approaches to Namibian history.

Among the many merits of the work is a summary, hitherto not existing in this form, of social processes prior to the direct occupation by German colonial agents of the southern and central parts of Namibia (chapter 2) and the North (chapter 3). The summary offers a wealth of information on matters that have thus far remained outside the core of the hegemonic Namibian historio-graphy. The chapters nonetheless reflect, and necessarily so, the limits of accumulated knowledge in the way the subjects are treated. Far more than one-third of the pages deal with the relatively short era of German colonial rule (1884 to 1915), which at the same time underlines the relative importance of this period for the social structures established (or rather imposed). Wallace rightly devotes a whole chapter to 'The Namibian War', which describes the resistance of the communities living in the southern, central and eastern parts of the territory to the invasions by settlers and their colonial administration and the racially based injustice that prevailed between 1904 and 1908, culminating in what can be termed as the first genocide of the 20th century with the officially proclaimed extermination strategy of General von Trotha.

As a scholar who has personally been occasionally actively involved in this debate for more than 30 years, I have read this chapter with keen interest, especially since it is one of the most heated debates still raging on more than a century later, with implications for current policy. Wallace takes a clear and uncompromising stand and, despite seeking to give a somewhat fair presentation of the dissenting views, is uncompromising in her own concluding judgment:

> The atrocities in Namibia can be understood as standing at the extreme end of a continuum of violence and repression in which all the colonial powers participated. Nevertheless, it is important to name what happened in 1904-8 as genocide, not least because those who deny this continue to foster a debate that is really 'a constant exercise in denial of historical evidence' [quoting from an article by Werner Hillebrecht, head of the Namibian National Archives]. Because of the tenacity with which they make their arguments, it needs to be restated that the way in which they minimise African suffering is contrary to the weight of historical evidence and the conclusion of most recent research (p. 181).

I could not concur more.

To this day, the shadow of the genocidal past has paralysed reconciliation between some members of the local offspring of the German settler community, the German government (eager to avoid any sort of admission of guilt that might enhance the chances for compensation claims in courts), and subsequent generations of those communities most affected by the extermination of many of their ancestors. It has also complicated issues between the Namibian Government, these local groups with their claims for compensation, and the German bilateral partner (providing the biggest single financial contribution in development cooperation in recognition of what is euphemistically termed 'a special historical responsibility'). But, as Wallace warns, 'the genocide debate can also be a hindrance to inquiry, and above all, to situating the Namibian War as an event in *Namibian*, rather than German, history' (*ibid.*; emphasis in original).

She notes that, as a result of the contested notion of genocidal practices, there has been an emphasis in most scholarly work so far on the policy of the perpetrators:

> Yet the war cannot be properly understood without more analysis of the internal dynamics of the African polities, their motivations in going to war and seeking peace, and the relations of the different polities and leaders to each other. The historiography on these points remains thin, particularly for the south. More research – including oral history – would tell us much, about the war not simply as heroic resistance to colonialism but as a harsh and difficult lived experience that affected whole African populations, often forced into migration and flight. Such a recasting might add much to what

we already suspect: that at many points during the war the struggle for survival could be as crucial as engaging the enemy; that reasons for fighting or for making peace, springing both from earlier social processes and the circumstances of the moment, could be less than clear-cut; and that women and other non-combatants were as heavily involved as the fighters in the circumstances of war and peace. Indeed, although the war was broadly 'African' against 'German', resulting in a crushing defeat for the Africans, it might also reveal more of the counter-narratives of individuals: those Africans, for example, who fought rather with than against the Germans, and those whose military success forced their opponents to a negotiated settlement. And it would surely also tell us that, whatever the label given to the events of 1904-8, the atrocious experiences endured by almost all Africans in central and southern Namibia deserve to be remembered and understood, and had a profound effect of shaping the twentieth-century history of Namibia (p. 182).

The last three chapters following the German colonial period are devoted to South African rule (1915-1946), the period of nationalism and Apartheid (1946-1970), and finally the liberation struggles and the road to a negotiated transition to independence (1971-1990). It is noteworthy that the author resists the temptation of most scholars to cast themselves in well-meaning advocacy roles, glorifying or romanticising the anti-colonial resistance. She does not close her eyes to the human rights violations that occurred on all sides, unfortunately not confined to the oppressors seeking to maintain their control over what has for long been seen as South Africa's fifth province. Considering the loss of human lives on all sides, including the victims of SWAPO among its own ranks in exile, the author concludes justifiably that 'although Namibia was spared the intensity and terrible mortality of the conflict on the Angolan side of the border, the war for the territory nevertheless had very high human costs' (p. 308). The legacy of these costs remains a factor in Namibia more than twenty years after independence; some of the skeletons in the closet still rattle. Ignoring them does not make them disappear.

The author ends her work by reflecting that she has:

> sought to investigate the history of the years for which documentary sources exist, while not neglecting the fact that by far the longest period of human settlement in Namibia must be researched principally through archaeological means. Even for the historical period, many uncertainties remain, much has not been analysed at all, and many things are a matter of lively debate. The opportunities for research are thus rich and promising, and it is to be hoped that historians will continue to take up the challenge' (p. 316).

Not only historians, one is tempted to add…

As the author claims at the end of her introduction, the volume seeks 'to provide a new synthesis of the history of Namibia, and to suggest fresh insights into many aspects of that history' (p. 13). Based on the systematic presentation of the already existing literature, with clear positions on certain contested issues, this effort finds its limits where the literature has so far not sufficiently covered the necessary ground. The author is aware of this limiting framework and acknowledges the constraint. Her summary presentation nonetheless manages to present by far the most comprehensive and incisive overview of the social transformations of Namibian society and the interactions from the early beginnings of human existence in the territory until independence.

The wide range of literature used to attain this successful result makes one wonder, however, if the final introductory words that Namibia is 'one of Africa's least understood and studied countries' (*ibid.*) is indeed a fair and justifiable assessment. Rather, it seems that among the legacies of colonial rule, with the physical presence of an influential white settler minority for over a century and a half, is the fact that mainly Western scholars from near and far find Namibia a suitable place to roam and acquire degrees, leading to quite an impressive range of published work. The result might be at times a blatantly biased and Eurocentric perspective on local realities, but this kind of mis-representation is unfortunately nothing unique for Namibia.

In conclusion, the work under review is a laudable effort to overcome at least some of these flaws, thereby contributing to the further awareness that knowledge is power (in the word's direct meaning) and that power has been abused for far too long. The emergence of a young generation of Namibian scholars aspiring to claim greater ownership over the interpretation of Namibia's past and present (adequately acknowledged by Wallace in her references) is an important step forward. This volume might serve as a helpful reference point in that process. It will remain for years to come an indispensable introduction to the history of Namibia for all those interested in the country and its people.

The Enduring Challenge of National Integration

Bahru Zewde

Ethiopia: The Last Two Frontiers
by John Markakis
James Currey, 2011, 383 p., ISBN: 978-1-84701-033-9 (cloth), £40.00

The Ethiopian state is at least two thousand years old, tracing its roots to the ancient kingdom of Aksum. That ancient entity gave the country its political culture and its religious identity, in both its Christian and Muslim variations. After a hiatus marked by the contrasting phenomena of political constriction and architectural flourishing, the Aksumite legacy was revived in the thirteenth century through what came to be known as the Solomonic dynasty, which forged an entity that came closest in geographical extent and ethnic composition to the Ethiopia of today. Hence, the constant harking back of Ethiopia's modern emperors – Tewodros, Yohannes, Menilek – to the glorious years of the medieval emperors, as they came to be known. Haile Sellassie was the last of those Solomonic emperors; he presided over the political order for nearly half a century until his dynasty was finally swept away by the 1974 revolution.

Yet, contemporary Ethiopia is very much a creation of Emperor Menilek (r. 1889-1913), who forged the empire-state with a combination of force and diplomacy. His military campaigns of the last quarter of the nineteenth century defined the contours of the Ethiopian empire-state – contours that were sanctified by a series of boundary delimitation agreements that he concluded with the limitrophe colonial powers between 1898 and 1908. Just as his empire-building combined persuasion and brute force, his administration was an amalgam of devolution and central control.

His successor, the teenager prince Iyyasu, had one of the shortest yet eventful reigns in the history of the Ethiopian monarchy, ruling *de facto* 1911-1916 and *de jure* 1913-1916. His short reign exhibited the worst and the best features in the quest for national integration that is the central theme of the book under review. He led a nefarious slave-hunting expedition in southwestern Ethiopia that was to remain a permanent blemish on his rule. Yet, when it came to his Somali subjects in the southeast, he demonstrated a degree of sensitivity to local sentiments that has rarely been matched before or since.

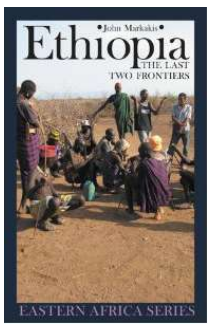
It was under Emperor Haile Sellassie (r. 1930-1974) that, somewhat paradoxically, national integration both attained its highest level and was put to its severest test. The educational system and the military proved two unifying institutions. At the same time, the policy of cultural assimilation and political centralization that the regime assiduously followed ultimately bred centrifugal tendencies that shook it to its foundations. Ethno-nationalist rebellions sprouted in Tigray and Bale, while the absorption of federated Eritrea in 1962 triggered a secessionist movement that resulted in Eritrean independence after some three decades of armed struggle.

Viewed within this context, John Markakis's latest book is a welcome contribution to the ongoing debate on the vexed issue of national integration. Markakis is not new to Ethiopian studies, noted as he is above all for his seminal work on the *ancien régime–Ethiopia: Anatomy of a Traditional Polity*, published as that regime was entering its terminal stage. What he has offered us now is a comprehensive analysis of the issue of national integration under three regimes: imperial, Darg/military, and EPRDF, separated by the landmark dates of 1974 and 1991. His conclusion, while not so unexpected to the initiated, might sound rather disturbing to the general reader: neither the imperial policy of assimilation nor the Darg's evocation of class struggle, nor for that matter the ethnic federalism of the EPRDF has managed to resolve the issue of national integration. Or, in the words of the author, 'At the end of the first decade of the 21st century, the incumbent regime in Addis Ababa is engaged in the same battles that exhausted its predecessors, impoverished the country, and blasted peoples' hopes for peace, democracy and an escape from dire poverty' (p. 14).

The crux of the problem, according to Markakis, is the reluctance of what he calls an 'Abyssinian elite' to share political power with the peripheral elites to any meaningful extent. While the author relies on the centre-periphery paradigm to underpin his analysis, he refines it further by identifying two peripheries (and hence the subtitle): the highland and the lowland ones. Indeed, the bias of the book is towards the lowland rather than the highland periphery, the author's fascination with the former beginning in the 1970s, when he first came into contact with Ethiopian pastoralists. This was reinforced by a three-year consultancy work (2005-2008) that he did with the Ethiopian Ministry of Federal Affairs. Data thus gathered was buttressed by interviews he conducted with leaders of the national liberation fronts (NLFs) that have mushroomed in Ethiopia in the past four decades or so.

Markakis writes with greater authority on the lowland periphery, particularly the Somali, than on the highland periphery. His sympathies are also manifestly with the lowland pastoralists, who he claims occupy 52 per cent of the land, even if they constitute only 12 per cent of the population (p. 16). The core and the highland periphery share a similar physical environment, an agrarian economy and a common political system. As a result of daunting climatic and communication barriers,

the lowlands have generally been less integrated into the Ethiopian economy until the 21st century, when their potential for agribusiness has been realized and large swathes of territory, particularly in western Ethiopia, have started being leased out mostly to foreign investors. This development has within it, not only the seeds of economic integration, but also the danger of destroying pastoralist livelihood, quite apart from representing a fundamental shift from the hallowed motto of 'land to the tiller' to 'land to the investor'.



To better understand the hitherto neglected lowland periphery, Markakis has made good use of the social anthropological research that has mushroomed in recent decades. Sadly, however, he appears to be oblivious of the many equally useful data contained in history theses and dissertations written over a period of some four decades. This probably accounts in part for the many historical inaccuracies that mar an otherwise perceptive and well-documented analysis. Of these inaccuracies, more below.

Perhaps the most fascinating and often troubled relationship between centre and periphery (of the lowland variety) was the one between Addis Ababa and the Afar. The tentacles of central control notwithstanding, the Afar Sultanate managed to forge an autonomous existence to a degree few other regions managed to enjoy. Muhammad Hanfare under Menilek and Ali Mirah under Haile Sellassie were the two dominant Afar personalities. Although Menilek waged a punitive expedition against the former on the eve of the Battle of Adwa (1896), he otherwise reserved for him the kind of respect and recognition that he showed for other peripheral rulers among the Western Oromo and in Beni Shangul. However, the respect that Ali Mirah enjoyed under Haile Sellassie did not save his region from the forcible intrusion of commercial agriculture, spearheaded by the British Mitchell Cotts and the even more challenging government undertaking known as the Awash Valley Authority (AVA).

Yet, what is interesting is the dexterity with which the Afar sultan adapted to the new situation by engaging in large-scale cotton plantation himself. Markakis recounts this ambivalent relationship between centre and periphery by having recourse, among others, to the recently published memoirs of the sultan. What these memoirs underscore is the kind of dual authority that was exercised in Awsa, as the Afar sulatanate was known: the traditional authority of the sultan and the central government authority represented by the *awraja* (sub-province) governor, who, interestingly enough, was trying to exercise his authority rather discreetly from the highland outpost of Bati, rather than from the awraja capital, Assayita. The venerable Sultan reminisced about his experience under imperial rule in the following terms: 'Even if there was probably oppression in the rest of the country, the Emperor looked at us peripheral rulers with some respect. We had good relations with him. He never interfered directly in our internal affairs. I had direct access to his palace or his office'.[1]

This ambivalent relationship gave way to downright confrontation with the coming of the Darg in 1974, precipitating the sultan's flight to Saudi Arabia and his assumption of the leadership of the Afar Liberation Front (ALF), one of the many ethno-nationalist guerrilla organizations that fought against the Darg until its overthrow in 1991. As an ally of the EPRDF, Ali Mirah and the organization that he headed were given a slice of the political cake and he was restored to his position in Awsa. There was a resumption of the kind of parallel authority that had prevailed under the imperial regime, with the difference this time, however, that the pro-EPRDF regional ruler was himself an Afar and was based in the Afar heartland, unlike the imperial representative who was an Amhara and was officiating from the highlands.

What is equally striking is the longevity of Afar traditional rulers. Muhammad Anfare ruled for just over four decades (1861-1902). Ali Mirah partook of three divergent Ethiopian regimes and his rule lasted even longer (1944-2011), minus the 16 years or so he was in exile (1975-1991). Similarly, the pro-EPRDF regional (kilil) president, Ismail Ali Siro, has been in office since 1995. The contrast with the neighbouring Somali region, which witnessed eleven regional presidents in just sixteen years (1992-2008), is stark indeed. Markakis explains this 'circulation of the elite', as he dubs it, by arguing that 'The relationship of the Ethiopian state with its Somali subjects under ethnic federalism is as volatile as it has been since the making of the empire' (p. 327). This had to do with the volatility of Somali politics in general. In no small measure, however, it also had to do with the presence, until 1990 at any rate, of a neighbouring state, Somalia, with irredentist ambitions of uniting all the Somali-speaking peoples of the Horn of Africa.

Ultimately, though, the major challenge to the agenda of national integration in Ethiopia was to come from within rather than from without the country. This was represented by the Ogaden National Liberation Front (ONLF), founded in 1984 by former representatives of the Western Somali Liberation Front (WSLF). While the WSLF had acted as a spearhead for the irredentist ambitions of the Mogadisho regime, including the most ambitious and ultimately most disastrous bid to realize them with the invasion of 1977, ONLF had eschewed both the irredentist agenda and the Islamist orientation of other Somali movements that had sprouted in the last decades of the twentieth century. In the new political dispensation of post-1991 Ethiopia, it emerged as the major Somali political organization. But, its rapprochement with the EPRDF proved short-lived. The rupture came with its call for a referendum to determine the fate of the Ogaden region by invoking the principle of self-determination up to and including secession – a principle enshrined in the charter of the Ethiopian Transitional Government, as indeed subsequently in the 1994 Constitution.

Thereafter, ONLF took the path of armed struggle, a trajectory that assumed a decidedly irreversible character with its massacre in 2007 of an Ethio-Chinese oil-prospecting team in the Ogaden and the government reprisals that ensued. The EPRDF agenda came to be served by the Ethiopian Somali Democratic League (ESDL), founded in February 1994 and subsequently transformed into the (Ethiopian) Somali People's Democratic Party (SPDP) after it merged with a breakaway faction or 'legal wing' of the ONLF.

The Afar and Somali represent contrasting tales of the saga of national integration. Yet, both gave rise to national liberation fronts, though admittedly of varying stridency or virulence. Indeed, in the era of NLFs that the 1980s came to be, such fronts sprouted up in the western as in the eastern lowland periphery, notably in the form of the Gambella People's Liberation Movement and the Beni Shangul Liberation Movement. In the final analysis, however, the real test for the regime at the centre was to come from the highland periphery and even more seriously from the Abyssinian core. One has in mind here in particular the Oromo Liberation Front (OLF) and the Tigray People's Liberation Front (TPLF), respectively. Partly because of the general thrust of the book, the author tells us more about the former than about the latter. This includes not only the detailed historical background on the Oromo, albeit with a few disturbing historical inaccuracies, but also the transition of the OLF from a major partner in the Transitional Government in its first year to an outlawed opposition.

Ultimately, however, it was the combined onslaught of the TPLF and the EPLF that brought about the end of the military regime in 1991. They were the progenitors of the ideology of national liberation. That ideology had its origins in the Ethiopian student movement. Markakis is right to point out that 'The Ethiopian radicals set about the task [of creating a new order] armed with an ideology borrowed whole-cloth from abroad, and proceeded single-mindedly to try and turn a pre-modern society into a post-modern utopia, making no concession to time or place' (p. 180). But, although he does recognize the role of the students as the harbingers of the 1974 revolution, he does not sufficiently emphasize the central importance that the 'national question' – as it came to be known – assumed in the student movement in the late 1960s and early 1970s. Far from seeking to maintain 'centre hegemony', they had come to question the fundamental tenets of that hegemony. By 1971, both the European and North American wings of the student movement have adopted in their respective congresses the principle of self-determination up to and including secession for all the nationalities of Ethiopia.

It was this principle, first adumbrated in the ranks of the student movement, that came to be integrated in the constitutions of the two antagonistic leftist organizations that emerged from that movement: the Ethiopian People's Revolutionary Party (EPRP) and the All Ethiopia Socialist Movement (more commonly known by its Amharic acronym, Ma'ison). While the two organizations ultimately came to distance themselves from that principle, TPLF stuck to it with orthodox zeal until it came to be enshrined first in the Transitional Charter of 1991 and then in the 1994 constitution. The essential value of the work under review is its exposure of the fundamental contradiction between principle and practice, rhetoric and reality. The weight of evidence, the author argues, is that ethnic federalism, far from guaranteeing genuine autonomy for the periphery, has tended to preserve 'the hegemony of the centre, albeit with new structures and corps of centre and peripheral elites' (p. 304). Or, as he graphically puts it, 'the elite in the centre continue to rule; the elite in the periphery continue to administer' (p. 282).

It is a pity that a work of such importance and erudition has come to be marred by quite a few historical inaccuracies, errors that could have been easily avoided had the manuscript had the benefit of a historian's feedback. These inaccuracies are disturbingly frequent in the first two parts of the book, i.e. the historical background. To begin with the chronological slips, the Oromo migrations took place in the 16th century, not the 17th. The rinderpest epidemic that triggered the Great Ethiopian Famine broke out in 1888, not 1886. Kafa, not Jimma, was occupied in 1897; the latter had already been subdued in 1882. And the inland port of Gambella was inaugurated in 1904, not 1907. Even more puzzling for someone so conversant with recent Ethiopian history are the errors for the dates of the abortive coup of 1960 (given as 1961: p. 116) and the coronation of Emperor Haile Sellassie in 1930 (dated 1935: p. 159).

Nor are these historical slips and inaccuracies confined to the chronological. The mix-up about Leqa Naqamte and Leqa Qellam (p. 92) could have been easily rectified by reference to the many historical studies that have been conducted on both. Gurage resistance to Menilek's expansion was spearheaded, not by Darssano (p. 96) but by Hasan Enjamo. While it is true that Lej Iyyasu never had himself crowned, it is inaccurate to state that he 'never succeeded to the throne' (p. 108). Could the balabat be described as having been 'subordinate to the lowest neftegna'? Also, while it is true that much of the investment in commercial agriculture was made in the periphery, the same cannot be said of

manufacturing industry (p. 120); only Dire Dawa could probably qualify for this designation. One has also to be careful not to confuse the language spoken with ethnic identity (p. 126); many non-Amhara could end up describing themselves as Amharic-speaking.

It is to be hoped that future editions of the work would rectify these anomalies, for the work otherwise represents an important contribution by a long-standing observer of the Ethiopian scene to the ongoing debate on centre-periphery relations, or, in the hallowed phrase of the Left, the 'national question'.

Note

1. Aramis Houmed Soulé, 2011, *Deux vies dans l'histoire de la Corne de l'Afrique: Les sultans 'Afar Mahammad Hanfaré (r. 1861-1902) & 'Ali-Mirah Hanfaré (1944-2011),* Addis Abeba: Centre français des études éthiopiennes.

Remembering and Reviving Student Activism in Tanzania

Priya Lal & Samuel Mhajida

Cheche: Reminiscences of a Radical Magazine
by Karim Hirji (ed.)
Dar es Salaam: Mkuki na Nyota, 2010, 231 p.
ISBN: 978-9-98708-098-4

In 1969, two years after former Tanzanian President Julius Nyerere inaugurated the national policy of *ujamaa* in his momentous Arusha Declaration, a small group of students at the University of Dar es Salaam (UDSM) launched a radical publication called *Cheche*. The term *ujamaa* – Kiswahili for 'familyhood' – registered Nyerere's desire to forge a developmental strategy that borrowed from socialist principles and the precepts of modernization theory, yet was firmly grounded in an indigenous African tradition of what he called 'tribal socialism'. On the other hand, the term *cheche* – Kiswahili for 'spark' – explicitly situated the UDSM students' publication within a more classically Marxist tradition dating back to 1900, when a Russian political newspaper called *Iskra* – 'The Spark' – began production under the management of Vladimir Lenin. (*The Spark* was also the title of a leftist journal published by former Ghanaian President Kwame Nkrumah's office between 1963 and 1966.) *Cheche* ultimately proved to be a short-lived venture, though hardly for lack of commitment and enthusiasm on the part of its young writers and editors. In 1970, four issues into publication, *Cheche* and its organizational base, the University Students African Revolutionary Front (USARF), were banned by the Nyerere-led Tanzanian government.

Without question, the perceived threat to the authority of the Tanzanian leadership and the official myth of national consensus represented by *Cheche*'s resolutely socialist stance and critical orientation accounted for this death sentence. In addition to provoking anxieties among the senior cadre of TANU (Tanganyika African National Union, the ruling political party) because of the potentially destabilizing momentum of the youth activism it represented, *Cheche* raised concern because its pages propounded a version of socialism more consistent with standard Marxist theory than with the ideologically flexible and unevenly-implemented project of *ujamaa*. These two aspects of *Cheche* – the remarkable political engagement of university students it demonstrated, and the vigorous spirit of debate within the field of African socialism that it exposed – are wonderfully captured in a new collection of essays edited by Karim F. Hirji, *Cheche: Reminiscences of a Radical Magazine.* Hirji, one of three former editors of *Cheche*, has compiled a series of reflective and analytical pieces – about half of which are penned by other former USARF members, and half by Hirji himself – that offers a historical account of Tanzanian student activism, but also seeks to revive the extinguished spark of this radicalism in the present and future. These colourful and vivid reminiscences bring to life an era of intellectual versatility and political dynamism, and supplement a renewed drive at UDSM – led by the Mwalimu Nyerere Chair in Pan African Studies and others – to raise awareness among younger generations about the unique history of 'the Hill' (as the University campus is popularly known).

Cheche and its successor magazine, *Maji Maji*, emerged due to a number of forces that were global, continental, national, and local in scope. The politics of the Cold War – driven by an antagonism between the proponents of socialist and capitalist ideologies across the world – created an era of global turbulence, and thus comprised the most significant of these forces. The Cold War dynamic in turn intersected with the politics of decolonization on the African continent in the 1960s and 1970s, producing a set of pressures and controversies implicating newly independent African nations like Tanzania. The continental aspect that caught the attention of most scholars during this period was that of the liberation struggles in southern Africa. Tanzania's direct engagement and symbolic role in Cold War debates and ongoing anti-colonial movements identified the East African country as a paragon of both substantive national independence and Pan-African commitment. Tanzania's international standing changed significantly after Nyerere's pronouncement of the Arusha Declaration in 1967. The Declaration was applauded by many citizens and denounced by a few others, and it quickly transformed what the *Cheche* editors termed the 'bourgeois' culture of academic enterprise at the Hill. The new Tanzanian policy of *ujamaa* and self- reliance, plus the charismatic leadership of Nyerere – 'the African star', in Hirji's words – made Tanzania a source of hope for revolutionaries as well as a focal point for moderate scholars who flocked into UDSM in the late 1960s. The combination of all of the above forces made Tanzania an ideological battleground of sorts.

Within Tanzania, the University of Dar es Salaam became a particularly charged site of debate, discussion, and activism concerning the future of *ujamaa*, African liberation, and the world as a whole. UDSM was initially established in 1961 as a college of the University of London. In 1963, it became one of three constituent branches of the University of East Africa, and in 1970 it became an independent national university. This shift integrated the university into the program of national development sweeping the country at the time. However, it also ended the university's independence, so to speak. It was under the circumstances of the late 1960s that the idea of having an independent left-wing student magazine was conceived, and it was within the context of TANU's increasingly direct intervention in university life that *Cheche* came to an end. During its short existence, four issues of *Cheche* appeared containing analytical essays, political poetry, and artwork by its student editors and their peers, as well as several faculty contributors (including renowned radical scholars such as Issa Shivji). The magazine soon stirred the intellectual and political atmosphere on the Hill and beyond, eventually reaching readers well outside Tanzanian and even outside African borders. What made it so popular was its uncompromising critical tone, its willingness to take on the regional and global forces shaping life in postcolonial Tanzania, and its fearless attempts to redirect the *ujamaa* initiative towards a more rigorously socialist path. These same qualities were behind the official order to ban the publication.

Cheche: Reminiscences of a Radical Magazine takes on the most mundane and personal aspects of the magazine's history, as well as the large-scale political, economic, and social contexts of its production. In a sense, Hirji's compilation can be read as two books. The first is a collection of memories and anecdotes about the production of *Cheche* from the diverse perspectives of its makers (reinforced by the inclusion of excerpts from the publication itself as appendices and in a chapter of poems). The second comprises Hirji's analysis of Tanzania's history and world history in the fifty years since the country's independence, taking us from the Cold War context of the early 1960s to the rather bleak neoliberal landscape of the present.

In its first form, *Reminiscences* offers not just a detailed history of the laborious editorial meetings, weekend study groups, writing projects, late-night printing sessions, and distribution efforts that went into the four issues of *Cheche*, but also a variety of autobiographical snapshots that illustrate the lasting legacy of this period of vibrant scholarly and social engagement in the lives of its participants. 'These experiences formed the basis of my future interests, and made me what I am,' the magazine's sole female editor, Zakia Hamdani Meghji, notes. Each narrative overlaps with the next, yet exhibits a distinct voice and approach. Current Ugandan President Yoweri Museveni, for instance, unsurprisingly emphasizes the militancy of the USARF movement against the ongoing imperialism in Southern Africa and emerging neo-colonial geopolitical structures, while sociologist George G. Hajivavanis fondly remembers the lively, often humorous, interpersonal exchanges and deep sense of empathy central to the *Cheche* project. Though Hajivavanis laments that he and other former radicals eventually 'became more petty-bourgeoisified', in many ways the accounts in *Reminiscences* – particularly Hirji's – capture the reader by the passion and urgency that they infuse into their analysis of the present.

At times, the intensity of the purpose can descend into overblown rhetoric and a tendency towards self-aggrandizement; the authors consistently criticize how the university and political administration misinterpreted their struggle, while seeming to paint a romanticized picture of saintly brothers and sisters absolutely sure of themselves and their mission. Moreover, Hirji and his fellow writers rely on a narrative style that occasionally pushes history into staticism, writing as if all things at UDSM stood still as a handful of student radicals composed, edited, debated, or cyclostyled *Cheche*. Yet this stylistic device, while depicting

life on the Hill in an incomplete or skewed way, also effectively animates the cosmopolitan, engaged scholarly spirit of UDSM in the 1960s and 1970s. The diversity of the *Cheche* cohort – including individuals (albeit mostly male) from mixed ethnic, religious, and national backgrounds – and the students' determination to repudiate 'armchair scholarship' and academic elitism – like their mentor Walter Rodney – stand out as unique and admirable qualities of the radical intellectual community in *ujamaa*-era Tanzania.

In its second form, as a historical, political, and economic inquiry and polemic by Hirji, *Reminiscences* represents a refreshingly frank effort to evaluate the successes, failures, and lessons of *ujamaa* as a whole. To this end, Hirji also includes an attempt at honest self-criticism of the *Cheche* project itself, mitigating the excessively heroic tone of some of the sketches presented earlier in the book (the analytical section follows the individual narratives in sequential order). Hirji's analysis begins with an overview of Tanzanian history since independence but quickly expands into a treatment of nothing less than the course of global politics and the world economy over the past half-century. The spatial and thematic scope of *Reminiscences* is one of the strengths of the book. Rather than focusing solely on questions of governance within Tanzanian borders, or isolating a discussion of economic progress from a broader exploration of matters of human freedom and welfare, Hirji highlights the interconnectedness of continued obstacles to meaningful national development.

When dealing with the past, *Reminiscences* sticks to the position espoused by the editors and writers affiliated with *Cheche*, arguing that *ujamaa* ultimately amounted to 'empty socialist rhetoric' and 'symbolism without substance'. In a chapter entitled 'Socialism Yesterday', Hirji excoriates the petty-bourgeois class base of TANU, the insufficiently decolonized structure and composition of the postcolonial Tanzanian state, the lack of proper state planning, and the overall preservation of Tanzania's embedded peripheral status within an exploitative capitalist world economy. The following chapter, entitled 'Contemporary Capitalism', offers a sometimes meandering discussion of neo-colonialism, targeting everything from AFRICOM to Chinese foreign policy, and Tanzania's dependency on food imports.

Rather than grappling with the problems of the present by dwelling upon the shortcomings of *ujamaa*, Hirji spends a final chapter, 'Socialism Tomorrow', asking 'whether the ideas and visions that inspired the student activism of the past are relevant today'. Without being overly dogmatic, *Reminscences* answers this question in the affirmative, thoughtfully listing five broad tools that Tanzanian students today might use to approach the challenges of the future: intellectual independence, stellar scholarship, integrated conceptualization, historical awareness, and intellectual integrity. This list touches upon some of the main obstacles to concerted student activism in the present. Central among these is the institutional situation of UDSM and higher education in Africa in general. For more than two decades after *Cheche*'s extinction, UDSM was the only national university in Tanzania, and it remained tightly controlled by party organs in an arrangement that often threatened academic freedom. (A massive expulsion of university professors in the late 1970s resulted from friction between a TANU-affiliated Vice-Chancellor and a number of faculty members committed to intellectual autonomy.)

In the 1980s, Tanzania – like much of Africa – experienced a prolonged period of economic hardship, during which time the university hardly trained or hired any new academic staff owing to reductions in government funding mandated by structural adjustment policies. The result of this was obvious among UDSM lecturers and professors. Many of them either started seeking jobs abroad or left the academy for political positions (a trend which had continued into the present). During this time, journals (including *Utafiti* and *Zamani*), academic fora, and professional organizations (such as the Historical Association of Tanzania) at the university struggled to stay alive or faced extinction. The impact of these developments on the student experience was alarming, and was compounded by constant student strikes interrupting the learning process in the 1990s.

In the contemporary context, though the arrival of multipartyism in Tanzania has strengthened academic autonomy in one sense, resource constraints still present an enormous challenge for young and old scholars on the Hill. Moreover, problems with the English-language medium of secondary and tertiary schooling across the country compound the crisis of Tanzanian education. Yet, it is precisely these circumstances that demand a renewed spirit of creative intellectual and political engagement and a reinvigoration of the older spirit of self-reliance and energy that *Reminiscences* documents, embodies, and urges. The innovative and thoroughly inter-disciplinary approach to issues of development described by the book's authors represents a model for breaking out of the rigid disciplinary categories and approaches currently plaguing scholarship on Africa, on the continent and beyond. It is impossible for young Tanzanian scholars to tackle the enormous forces preventing meaningful development in their country, *Reminiscences* asserts, if they do not simultaneously practise the principles they preach within the smaller scale of their own intellectual endeavors.

Most importantly, a fuller knowledge of the history of such efforts is crucial to the success of future radical movements. For its significant contribution to this historical record alone, *Cheche: Reminiscences of a Radical Magazine* comprises a uniquely valuable compilation – one whose worth can only be enriched by the primary source material appended at the end of the text. This extraordinary book not only expands our understanding of the dynamics of intellectual life at UDSM, it also enhances our comprehension of the *ujamaa* project and of African socialism more broadly, and adds to a larger, ongoing story – that of the struggle for substantive development, meaningful independence, responsive leadership, and true social justice fought by young people across the African continent.

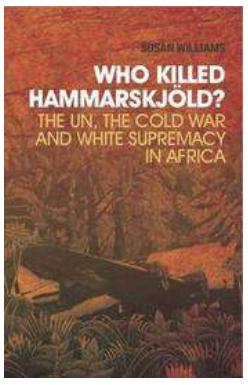
In Search of the Smoking Gun

Chris Saunders

Who Killed Hammarskjöld?
The UN, the Cold War and White Supremacy in Africa
by Susan Williams
Hurst and Company, 2011. 306 p., ISBN: 978-1-84904-158-4

The work of historians has sometimes been likened to that of detectives, and this book certainly fits into that category. Published to coincide with the fiftieth anniversary of the death of the second Secretary-General of the United Nations (UN) in a plane crash in what is now northern Zambia on the night of 17-18 September 1961, *Who Killed Hammarskjöld* is an exhaustive – and sometimes exhausting for the reader – enquiry into the crash, its context, the subsequent enquires into it, and the evidence that has come to light concerning it. Susan Williams has uncovered new documentation (including the medical reports on the crash victims, which she found in the Welensky Papers in Oxford, and newly discovered papers in Scandinavia). She has interviewed people who could throw light on the crash who had not been interviewed before. She is also the first to have conducted a detailed investigation of the documents uncovered by South Africa's Truth and Reconciliation Commission relating to an alleged plot (Operation Celeste) to kill Hammarskjöld.

For anyone interested in why the crash occurred, this will prove an invaluable book. But its title repeats the view often expressed that someone set out to kill Dag Hammarskjöld and accomplished that goal. Though the author follows every lead to try to establish who that might be, in the end she finds no smoking gun. There are numerous strange aspects relating to the crash of the plane, even if the claims that it and its passengers were riddled with bullets, or that it was forced down, or attacked by another plane, are discounted. By drawing careful attention to these strange aspects, Williams has almost certainly ensured that hers will not be the last word on informed speculation



as to what led to the crash and who was responsible. She concludes that Hammarskjöld's death 'was almost certainly the result of a sinister intervention' and that it is 'most unlikely' that the plane crashed as a result of pilot error, which was the finding of two of the enquiries into the crash (p. 232). But she is unable to say who carried out the 'intervention', or on whose orders they acted.

The title of the book is, then, somewhat sensational, suggesting agency where none can be proved. The subtitle, too, may mislead, in that only those aspects of the role of the UN, the Cold War and white supremacy that relate to the crash are explored, not, say, the wider role of the UN in Central Africa from 1960 to the end of the Cold War. Williams' book, narrowly focused as it is on the crash itself and the evidence relating to it, does not draw upon the wider literature now available on what happened in the Congo (as it was then known) in the early 1960s.[1] Nor does it explore in any detail, for instance, Hammarskjöld's role in relation to apartheid South Africa (mainly discussed on page 197). At the beginning of the year in which he died, Hammarskjöld visited South Africa and engaged with Prime Minister H.F. Verwoerd. Though Hammarskjöld made clear his criticisms of apartheid, he achieved nothing through that engagement.[2]

Many at the UN, including Kofi Annan, one of Hammarskjöld's successors, have hailed Hammarskjöld as the greatest man to hold the office of UN Secretary-General, as well as being the creator of, and driving force behind, the UN mission in the Congo (known by its French initials as ONUC) and, therefore, the person who more than any other helped hold the Congo together when it might otherwise have

broken up. But the successes of the UN in the Congo in the early 1960s were limited. The UN did not prevent Patrice Lumumba from being killed in January 1961. Fifty years later, another UN mission (called MONUSCO), as large as the first, is still engaged in trying to stabilise the Democratic Republic of Congo.

Why pay so much attention to one man's death, and the possible reasons why someone may have killed him and then engaged in an elaborate cover-up, which included doctoring the photographs taken at the crash scene? Williams's enquiry allows her to write about the possible motives of a range of characters in a highly complex Cold War and decolonisation environment. Western, and especially Belgian, complicity in the killing of Lumumba is now proven. Likewise, Western multinationals certainly can be shown to have had interests in supporting Katangan secession, while the white rulers of what was then the Central African Federation and of South Africa had reasons to want to get rid of Hammarskjöld, for his aim was essentially to ensure that the decolonisation of the Congo succeeded, and any such success posed a potential threat to white supremacist regimes in southern Africa. But there is no proof that those regimes acted to kill Hammarskjöld. That Cecil Margo, a key figure in the first enquiry into the crash, went on to engage in a number of cover-ups of plane crashes in South Africa, including that which killed Samora Machel of Mozambique (as mentioned on page 197), does not necessarily prove a cover-up in this case.

While recent research has shown that the so-called Communist threat in the Congo was virtually non-existent, and that such a threat was often invoked in Western capitalist interests,[3] that does not provide any firm evidence of a plot to get rid of Hammarskjöld. Williams ends her book by calling for 'a further, transparent, public inquiry into the death of Dag Hammarskjöld…conducted possibly by the United Nations' (p. 236). In her final sentence, she links Hammarskjöld and Lumumba, and maintains that they were both 'killed because they sought to protect the integrity of the Congo and the self-determination of its people – free from the greed and interference of foreign powers' (p. 237). Despite her labours, following clues in the most careful fashion and described here in almost two hundred and fifty pages of text, that assertion remains a speculation. Further evidence may well be uncovered in future, but it remains to be seen whether it will ever substantiate her conclusion. Readers of this book may well find its detail fascinating, but they should retain a critical sense and not confuse speculation and fact.

Notes

1. Especially John Kent, 2010, *America, the UN and Decolonisation. Cold War Conflict in the Congo*, London: Routledge, which is based on new research in the official archives of the United States and Britain.
2. See especially Chris Saunders, 2011, 'Dag Hammarskjöld and Apartheid South Africa', *Development Dialogue* 57, Uppsala.
3. This is the conclusion of Kent, *op.cit*

Le soulèvement tunisien, une révolte inattendue ?

Khedidja Mokeddem

Soudain la révolution ! Géo psychanalyse d'un soulèvement
par Fethi Benslama
Éditions Cérès, Paris, Mai 2011, 120 p
ISBN : 978-9-97319-748-1

Auteur de plusieurs publications sur des questions d'actualité dans le monde – *l'Islam à l'épreuve de la psychanalyse* (Flammarion 2004), *Déclaration d'insoumission à l'usage des Musulmans et de ceux qui ne le sont pas* (Flammarion 2005) – Fethi Benslama vient de publier son livre *Soudain la Révolution ! Géo Psychanalyse d'un soulèvement* (Cérès 2011) au plus prés de l'événement. Cet ouvrage ne constitue ni une chronique des événements ni une opinion sur ce bouleversement en Tunisie et dans le Monde Arabe. C'est un travail rendu à la rationalité de l'histoire et à l'éclairage de la sociologie politique. L'auteur nous offre une lecture de la révolution tunisienne et de ses causes en analysant ces moments « *scènes d'éclat* » qui ont conduit des sujets à sortir ensemble de l'image et de l'imaginaire dans lequel le règne dictatorial les avait enfermés longtemps pour débarquer dans le réel politique. Dans son analyse de la situation tunisienne, Fethi Benslama puise dans les ressources de la psychanalyse et de la philosophie et présente le livre selon les chapitres suivants :

Premier chapitre : « Nous n'y pensions plus »

Le mot Révolution était impensable à Tunis, même inconcevable. Des causes politiques, économiques, sociales et démographiques ainsi que d'autres qui relèvent de la subjectivité individuelle et collective sont à l'origine de l'apparition de ce chamboulement.

L'intérêt est porté à l'analyse de cette subjectivité qu'elle soit consciente ou inconsciente, sans omettre de parler d'autres fondements. Le peuple a pris conscience de la honte à laquelle il a été soumis jusqu'alors, d'où la reprise en mains de son sort et de ses responsabilités afin d'y remédier et se projeter dans le futur. La révolution tunisienne porte dans l'histoire quelques idées et surtout l'hypothèse principale de ce texte : « la possibilité d'un dégagement du Monde Arabe du paradigme politique de l'identité vers celui de 'l'égaliberté' selon la belle formule d'Etienne Babibar qui associe pratiquement et théoriquement les deux termes à travers ce mot 'valise'. »

Deuxième chapitre : « Soudain la révolution »

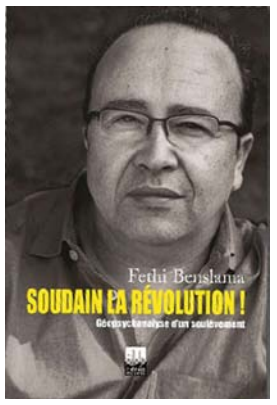
Personne n'avait prévu la révolution tunisienne. Cela correspond à l'étymologie du mot « soudain »[1] qu'il faut penser en rébellion réelle et généralisée des mêmes sujets. Vouloir aujourd'hui expliquer ses causes à travers les catégories objectives de la rationalité socioéconomique est insuffisant.

Déclenchée dans un pays connu « subordonné » au sein d'un Monde Arabe jugé sans aspiration à la liberté, la révolution tunisienne donne à la notion de déclenchement une valeur propre, qui va au–delà de la conception mécaniste de l'accumulation qui crée la rupture, ou bien de l'image de la goutte qui fait déborder le vase.

Quelles sont les dimensions à la fois politiques et subjectives par lesquelles les « je » et « nous » se sont transformés et ne sont plus comme avant et se sentent séparés de la cause de leur aliénation ?

La révolution des Tunisiens surgit de là où on ne l'attendait pas. Elle exprime une sortie hors soi, un bannissement de l'ordre policier répressif, un rejet du régime autoritaire qui a renié pendant des années leur dignité et liberté, une décentration qui leur a fait voir combien ils étaient étrangers à leur moi. Tout se passe comme si l'injustice qui a engendré le sentiment de déconsidération de soi et qui a été jusque là toléré, ne l'est plus.

L'acte de Bouazizi a été l'événement qui avait provoqué l'action collective. L'immolation de ce dernier a rendu ce qui était supportable jusque-là insupportable. C'est un mouvement d'extériorisation et d'extraction de la douleur refoulée, pour s'expulser dans l'insurrection où tout l'être est à venir. Les qualités de Bouazizi nous importent peu, bien que l'histoire semble avoir convoqué sur la scène deux acteurs (Ben Ali, premier personnage de l'État, et Bouazizi, le dernier des hommes) qui ne devaient pas se rencontrer pour leur faire jouer une pièce où l'arrogance et la faiblesse, la cruauté et la pitié, la crainte et l'humiliation allaient être dialectiquement opposées afin de produire l'événement de la révolution.



L'acte de Bouazizi a pris une signification subjective (consciente et inconsciente) qui a secoué l'esprit moral d'un peuple donnant lieu subitement, en Tunisie, à l'insertion d'une équation inconnue qui a bouleversé les calculs. Il a introduit la possibilité d'un renversement des rapports en montrant comment l'homme peut trouver une puissance dans son impuissance, qu'il peut même exister en disparaissant, faire prévaloir son droit en perdant tout. Et quand l'événement provoque un tel effet, c'est qu'il a touché un point essentiel ; que cela devient une urgence vitale. Il suppose que quelque chose d'inestimable, précieux, très cher, noble, sans prix, est survenue et qui constitue le moyen non pas de retrouver l'estime de soi, mais de restituer l'inestimable destitué pour tout un peuple. Ce sont là des synonymes de Azizi du nom de « Bouazizi »[2]. « L'être homme » ne peut être préservé qu'en acceptant d'aller vers sa propre destruction : « Mourir est devenir » qui devient la cause même de l'appartenance à l'espèce humaine.

Bouazizi n'est pas un meneur, mais l'homme calciné qui, en disparaissant, a permis aux Tunisiens de se libérer, de requérir leur dignité. La révolution tunisienne s'est déclenchée pour restituer l'inestimable pour tous. Tel est l'angle mort, ou du mort, d'où elle a surgi.

Les Tunisiens se sont identifiés au désespoir de Bouazizi et à la cause de ce désespoir qui constitue l'essence de ce qu'ils appellent « le quahr » (l'oppression) et par lequel ils légitiment l'acte suicidaire de Bouazizi. Quand l'individu ou le groupe éprouve cette honte d'être humain, il est prêt à tous et préfère risquer sa vie pour sauver son être. Nous pouvons dire que la révolution en Tunisie a été fabriquée par cette passion où le tout de « l'être homme » semblait en jeu.

Le soulèvement en Tunisie était un moment aléatoire : il n'était guidé ni par un leader ni par un parti, ni par une doctrine ni au nom de Dieu… Le soulèvement comporte un discours d'immanence sociale dans la mesure où nous n'avons ni entendu ni vu aucune sacralisation religieuse ou identitaire, aucune prière, mais une exigence constante de ce que porte ce slogan : « le peuple /veut/la chute/du régime », slogan qui sera répandu ensuite dans tout le Monde Arabe.

Troisième chapitre : « Martyre transformation d'un modèle »

Il faut comprendre que l'essence du soulèvement des Tunisiens est éthique ; sinon on passe à côté de la nature de cette révolution. Il suffit de faire un tour à travers les lieux de parole pour le reconnaître, et voir comment l'appareil langagier a permis de penser et dire l'horreur d'avoir été sous l'emprise de cette méchanceté qui a subordonné la loi morale à la pathologie narcissique du groupe « Ben Ali ». C'est ainsi que la douleur sans nom éprouvée intimement par chacun a pu devenir une tragédie du destin humain, la crainte d'une perte d'humanité, la sienne ou celle de l'autre, correspondant à une angoisse d'éthique majeure qui plonge ceux qui l'éprouvent dans le chaos et la fureur. Elle les conduit à vouloir chercher une issue qui restitue la fonction politique absolue, car seule la fonction politique semble permettre un rétablissement de ce qui a été perdu.

La puissance de cette révolte collective provient du fait qu'elle est sans centre ni modèle. Elle apparaît bien comme la tentative politique de créer une frontière et de regagner un pays où l'on cesse de vivre avec l'insupportable. Or, s'il y a un point qui incarne cette frontière et qui n'est pas du semblant, c'est la figure du martyr[3]. Ce dernier apporte un témoignage qu'un franchissement intolérable a eu lieu, il accepte de perdre la vie pour faire valoir la dignité de cette perte « mourir pour ». L'autosacrifice de Bouazizi apparaît comme antinomique par rapport à ce qu'on appelle « kamikaze »[4].

L'immolation de Bouazizi et l'écho qu'elle a suscité dans le monde sont pensés comme la réponse désespérée que les sujets les plus vulnérables menacés dans leur humanité sont amenés à conférer aux atteintes cruelles de l'image de soi. Ce qui fait que le pansement religieux de l'identité ne suffit plus pour traiter les profondes blessures. Son acte est une protestation individuelle sur la place publique, mais ne s'inscrit pas dans un mouvement collectif, c'est une auto-mise à mort impulsée par le sentiment d'humiliation en tant que sujet désespéré. A priori, son acte est classé dans la catégorie du suicide ; et pourtant, dés le début du soulèvement, Bouazizi est appelé « chahid » par le peuple tunisien et il faut demander en quoi le peuple tunisien a préjugé que l'acte de Bouazizi avait tout de même été d'une valeur de témoignage de vérité, de nature à faire de cet homme un martyr d'un nouveau genre. L'immolation a été comprise par les Tunisiens comme une porte de sortie pour rester humain. La manière dont a été investi le martyr de Bouazizi en indique une mutation dans le rapport à la communauté et qu'une conscience nouvelle a fait son effet.

Quatrième chapitre : « Un devenir inaperçu »

Ce soulèvement a ouvert un avenir quand on ne l'attendait pas. Olivier Roy dit que le « soulèvement est un fait générationnel né d'une génération qui a émergé dans la crise, qui n'a jamais investi l'Islamisme comme solution à ses maux. Cette génération n'est pas idéologique ». Ce soulèvement n'a porté ni mots d'ordre marxiste ni slogans nationalistes panarabe ni expression de l'islamisme. Certes, le sentiment national était manifeste, mais sans exaltation nationaliste.

La démographie permet, en effet, d'approcher une dimension du réel qu'on ne peut négliger pour penser, non seulement la reproduction de la vie humaine, mais aussi la question qui lui est étroitement liée: celle des transmissions et des ruptures culturelles entre les générations.

L'alphabétisation entraîne le passage d'un régime démographique ancien caractérisé par des taux de natalité et de mortalité élevés à un nouveau régime démographique avec des taux beaucoup plus faibles en passant par une phase de croissance de la population due à la chute de la mortalité. C'est ce phénomène qu'on observe dans le Monde Arabe. Nous en sommes aujourd'hui à un seuil à peine au dessus du niveau de renouvellement des générations[5].

Cette mutation qui affecte le réel de la reproduction humaine, appelée « transition démographique », est donc causée par la transmission de nouveaux savoirs et savoir-faire qui permettent de limiter le nombre de naissances. Là où elle a eu lieu, elle a eu des conséquences culturelles considérables : instruction des femmes qui a permis à ces dernières d'être moins handicapées par l'éducation des enfants ; elles sont plus autonomes et ont plus d'autorité grâce au travail dans l'espace public. Une transformation des rôles et rapports entre les sexes en concomitance avec la réduction de la taille de la famille (nucléaire) entraînant le déclin du patriarcat. La sexualité et les règles du mariage sont bouleversées, ébranlant de nombreux tabous, dont celui de la virginité. Le déclin de l'autorité paternelle a entraîné une désarticulation des repères du monde traditionnel.

On commence à approcher ici ce que veut dire sur le plan subjectif l'expression d'« une génération qui n'est pas idéologique »' il s'agit de femmes et d'hommes qui arrivent à un moment de l'histoire de leur monde où ils font, en tant que sujets, une certaine expérience d'évacuation des idéaux dominants de leur culture. Ce qui les a mis en mouvement vers une libération sans guidance ni meneur, ni parti, ni doctrine n'est en fait que le désir impérieux de se passer de celui qui les a aliénés et de son régime.

Le régime Bourguiba, comparé à celui de Ben Ali, a fondé une modernité inédite dans le Monde Arabe. Il a mis en avant la chose politique au dessus de tout : l'éducation et la santé pour tous, l'émancipation du statut inférieur de la femme par rapport à l'homme et de leur tutelle dans le droit islamique, un mouvement de sécularisation résolue... C'est pourquoi la révolution tunisienne actuelle apparaît comme une reprise des relais dans le tissage de l'histoire bourguibienne pour former ce nœud avec cette révolution de la modernité sociale qui l'a précédée. Il n'en sera pas ainsi dans les autres pays arabes où les soulèvements ont presque tout à construire en matière de modernité.

Cinquième chapitre : « Le jeu est ouvert »

La fuite de Ben Ali, puis la démission de Moubarak, ont engendré une disjonction qui a orienté le Monde Arabe vers une autre histoire que celle dans laquelle il s'est trouvé fixé des décennies. Que la fin ait été énoncée en terme « de jeu » avec ce « game over » est en soi le signe qu'une nouvelle pensée du politique et du rapport au pouvoir est apparue, dans laquelle il n'y a plus des souverains et des assujettis mais des joueurs et des règles. La réouverture du jeu est un événement si redoutable que les sujets qui l'ont désiré et opéré vont se trouver exposés à des situations inconnues devant lesquelles ils ne disposent pas nécessairement des ressources adéquates pour les affronter. Un jeu qui s'ouvre après tant d'années de séquestration va libérer des forces, des demandes, des volontés d'appropriation, des haines et aussi des espaces de liberté.

On peut conclure en disant que l'auteur du début à la fin de cette analyse insiste, non seulement, sur le fait que les événements vécus en Tunisie et dans le Monde Arabe ont été inimaginables et que nul n'avait prévu ou attendu. Le soulèvement a surgi du vide politique que les dirigeants du Monde Arabe ont créé et de leur comportement dictatorial qui n'a pas considéré et reconnu leurs gouvernés. Ce qui a poussé des femmes et des hommes dans un mouvement de masse à se soulever contre l'injustice et l'indignité. Nous assistons à une prise de conscience des peuples arabes, particulièrement la jeunesse qui est entrain de prendre en main l'essor de son destin. On n'est plus dans une phase de « zaâma » (leadership). Chacun se sent responsable de son devenir dans un mouvement collectif grâce à une expérience effective du deuil.

Il faut reconnaître que le soulèvement des Tunisiens a été à l'origine du renversement des pouvoirs tyranniques dans le Monde Arabe. L'accent est porté dans cette révolte populaire à cette mutation sous-jacente qui a guidé ces peuples à prendre conscience des entraves autoritaires des régimes et des idéologies intégristes qui perpétuent un discours identitaire et répriment le désir des peuples et leur quête de liberté et d'égalité. Dans le Monde Arabe, on assiste à un bouleversement dans l'histoire de ces peuples que nul ne peut prévoir ni le devenir ni les conséquences qui pourront soulager cette jeunesse avide de justice sociale et de dignité.

L'auteur parle du soulèvement tunisien comme expérience unique dans le Monde Arabe, même si la révolte en Égypte est évoquée en filigrane. Il occulte la révolte d'octobre 1988 en Algérie ainsi que des mouvements sociaux politiques dans le monde avec lesquels elle a coïncidé (renversement des États socialistes en Europe, apparition d'un ordre mondial nouveau, la montée de l'islamisme politique…) ce qui a provoqué une redéfinition des rapports sociaux de pouvoirs entre gouverneurs et gouvernés.

Par ailleurs, analyser un grand événement tel que la révolte tunisienne en terme de subjectivation d'un vécu et en terme d'espoir, d'inespoir, d'attente et d'existence que par la destruction c'est condamner l'« être homme » à ne se réaliser que dans la mort, ce qui semble contre le principe de la vie.

Notes

1. Qui désigne dans la langue ce qui vient sans « être vu » et qui en un laps de temps apparait comme un renversement massif de la soumission, du moins apparente.

2. Avec le « Bou », c'est le père qui a été touché, le sujet ne pouvait plus garder sa vie que devant des forces qui paraissaient écrasantes, il n'a pas trouvé d'autre recours que la protestation suicidaire, en l'occurrence par le feu.

3. Le mot martyr (chahid), qui appartient au registre théologique, fut utilisé par tous les acteurs de la révolution pour désigner ceux qui sont morts victimes de la répression. Mais le fait de l'appliquer à Bouazizi a rompu radicalement le rapport du signifiant « chahid » à son signifié traditionnel. A priori, on pourrait parler d'une sécularisation du martyr. Mais il faudrait aller plus loin et relever une profanation qui témoigne de l'émergence du sacré qui n'est pas religieux dont la pensée passe par le rapport au désespoir. Ce qui ne veut pas dire, selon l'auteur, que l'auto-immolation par le feu de Bouazizi accomplit ce franchissement vers un sacré non religieux, ce serait inverser les causes et les effets. Mais elle le représente, le rend intelligible, ce qui signifie que Bouazizi n'est pas tombé du ciel. Transformation radicale de la figure du martyr pour en mesurer la portée, il faut mettre au jour, du moins en partie, l'architecture invisible du martyr dont les fondations sont si profondes qu'elle touche aux soubassements de la communauté humaine.

4. Lorsqu'il s'est répandu à partir des années 1980, le dit « kamikaze » entraînait déjà une mutation du modèle classique du martyr dans le monde musulman. Certains théologiciens considèrent l'acte du kamikaze comme un suicide accompagné de meurtres d'innocents, donc passible de l'enfer et de la damnation pour son sujet. D'autres voient cela comme un acte de sacrifice au service de la communauté des croyants. Le martyr se distingue du kamikaze selon que le premier tombe dans le champ de la bataille et rencontre la mort sans désir de mourir et le deuxième désire mourir et sa mort est le moyen de faire mourir d'autres non combattants. Dans la première position, il s'agit d'une foi du labeur (djihad) où exister est une certaine économie de sa vie et de celle des autres. Dans la seconde, une foi de l'accomplissement de l'espérance en un acte d'autosacrifice et sacrifice des autres. Le martyr de la foi dans le labeur est accessible à la sécularisation, le second ne l'est pas. Son acte n'entraîne que sa propre mise à mort, contrairement aux attentats suicides. Le domaine à l'intérieur duquel s'inscrit la conception du martyr est cerné par le concept « djihad ». Le martyr est représenté comme combattant « moudjahid » qui rencontre la mort.

5. La Tunisie et le Liban en sont des cas (deux enfants par femme comme en France et aux USA) avec un taux d'alphabétisation élevé (80% environ de femmes et d'hommes).

Samir Amin, penseur et homme d'action au long cours

Hassan Remaoun

Samir Amin
Intellectuel organique au service de l'émancipation du Sud
par Demba Moussa Dembelé
CODESRIA, Dakar, 2011, 202 p., ISBN : 978-2-86978-487-1

Qui ne connait pas le nom de Samir Amin parmi ceux qui auraient été attentifs au combat mené pour l'émancipation des peuples du Sud de la planète depuis plus d'un demi-siècle et aux débats théoriques et intellectuels qui accompagnèrent ce combat, en Afrique notamment. La lecture de l'ouvrage que nous propose Demba Moussa Dembelé, et ayant pour intitulé : *Samir Amin intellectuel organique au service de l'émancipation du Sud*, pourrait constituer une excellente occasion pour mieux cerner sa trajectoire de vie et son itinéraire intellectuel. On y trouve en effet des notes biographiques sur Samir Amin, une série d'entretiens menés avec lui par l'auteur du livre et enfin un choix d'extraits de textes révélateurs de ses conceptions. La lecture de cette contribution nous permet de découvrir que Samir Amin aurait pu se contenter de mener une carrière professionnelle et académique somme toute « normale », lui en qui les professeurs qui suivirent ses études jusqu'au baccalauréat voyaient un futur scientifique promis à l'exercice des sciences physiques.

1. De la prise de conscience à l'affirmation

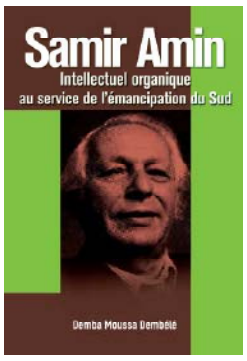
Le contexte historique et politique dans lequel il émergera à la conscience sociale et son engagement idéologique, puis militant et intellectuel précoce en décideront autrement. Né en 1931, en pleine crise mondiale et dans une société égyptienne dominée par l'impérialisme britannique, au sein d'un couple de médecins, le père égyptien et wafdiste « de gauche », la mère française et issue d'une famille « de tradition jacobine », le voici au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale inscrit au lycée français de Port Saïd, où les élèves étaient partagés entre sympathisants communistes d'un côté et nationalistes, d'un autre, mais tous anti-nazis et hostiles à la colonisation britannique.

Déjà porté par un devoir de justice sociale, Samir Amin se reconnaissait dans le premier groupe, et il le restera jusqu'à nos jours. C'est ce qui le décidera après son installation à Paris en 1947 à suivre ses études en sciences économiques et politiques, tout en activant au sein du parti communiste et du mouvement étudiant au contact de camarades français bien sûr, mais également venus du Monde arabe, d'Afrique et d'Indochine.

Marqué par les lectures marxistes (*Le Capital* notamment), l'esprit de Bandung qui accompagnera l'éveil des peuples afro-asiatiques à partir d'avril 1955, et la nationalisation du canal de Suez en 1956 suivie de l'agression tripartite contre l'Egypte, il voit son profil intellectuel et le combat de sa vie se préciser avec la soutenance en 1957 d'une thèse de doctorat où il explique le sous-développement des pays du Sud par le caractère mondialisé de l'accumulation capitaliste.

2. Une activité centrée sur une triple préoccupation

Il va désormais, comme il le dit lors des entretiens qu'il a accordés à Dembélé, mener de face trois types d'activités : l'intérêt pour la gestion économique, l'enseignement et la recherche, et le combat politique.



Aussitôt sa thèse soutenue en 1957, il retourne en Egypte où la tendance est à la nationalisation des entreprises économiques et où il sera employé dans l'organisme chargé du suivi du secteur public. Il participe ainsi aux efforts pour harmoniser les orientations des conseils d'administration des entreprises aux directives du plan de développement national et s'intéressant aux problèmes posés par l'articulation entre micro et macro-économie tout en militant dans le mouvement communiste contraint à la clandestinité. La vague répressive qui frappe ce dernier en 1959 l'amène à s'exiler à Paris aux débuts de 1960 où il pourra enrichir son expérience en travaillant au Service des Etudes Economiques et Financières (SEEF), avant de se rendre au Mali où le régime progressiste de Modibo Keita lui permet d'activer au Ministère du plan de 1960 à 1963. Là, il aura à côtoyer des personnalités telles Jean Bénard et Charles Bettelheim. Déçu par les limites de la politique malienne de planification, trop marquée à son sens par la logique d'un retard économique qu'il suffirait de dépasser par un rattrapage et une impulsion de la croissance dans le cadre du système capitaliste dominant, mais aussi par les atteintes aux libertés du régime à parti unique, il quittera le pays.

Il passera un concours d'agrégation et le voici professeur aux universités de Paris VIII (Vincennes à l'époque) où il baignera dans le contexte de la révolte étudiante de mai 1968, et de Dakar, tout en menant des recherches sur la théorie économique et les questions liées à l'émancipation et au développement des pays du Sud. C'est ainsi qu'on retrouvera l'universitaire et l'homme d'action à la tête de l'Institut Africain de Développement Economique et de Planification (IDEP) dont il fera, en partenariat avec le PNUD, un centre d'excellence dans le domaine de la formation et de la recherche. Il contribue de même largement à impulser la création de l'ENDA (Environnement pour le Développement de l'Afrique, devenu ENDA-Tiers monde), du forum du Tiers-monde, et sur le modèle du CLASCO (Conseil latino-américain des sciences sociale), celle en 1973 du CODESRIA qui continue à rayonner en Afrique, et dont il sera le premier à occuper le poste de secrétaire exécutif.

Son action ne semble d'ailleurs pas s'arrêter ni se limiter à la lutte pour l'émancipation de l'Afrique et du Tiers-monde, puisque, conscient de la nécessité de s'ouvrir aussi à « la pensée critique progressive du Nord », nous le voyons contribuer en 1999 à la fondation au Caire du Forum Mondial des Alternatives (FMA), puis en 2001 à celle du Forum Social Mondial (FSM).

3. La théorie de l'accumulation capitaliste à l'échelle mondiale

Ce n'est pas chose simple de résumer les conceptions qui se dégagent des recherches de Samir Amin et qu'il a développées dans des centaines d'articles, ouvrages et autres travaux très souvent en débattant avec d'autres économistes, notamment latino-américains[1].

Comme il le dit lui-même, « le programme » de sa vie aurait tourné autour de deux questions : « 1- pourquoi le capitalisme est-il né en Europe ? 2- pourquoi a-t-il créé la polarisation ? Et donc, qu'est ce que cela implique pour l'action politique de transformations du monde dans la direction du communisme planétaire, universel ? De l'égalité donc de tous les êtres humains, quels qu'ils soient » (p. 21). Pour proposer des réponses, et fidèle à ses principes, il n'hésite pas à lire et relire de façon critique les fondamentaux du marxisme. *Le Capital et Les Grundrisses* tout d'abord, où il trouve non convaincante la remarque apportée par Marx lecteur des voyageurs des XVIIIème et XIXème siècles et qui orientait la réponse à la première question vers une particularité européenne liée à l'apparition précoce ici de la propriété, laquelle aurait été inexistante en Orient[2] ; ce que conteste Samir Amin. Ce qu'il retient d'une approche historique des formations sociales, c'est que les deux régions considérées auraient au contraire l'une comme l'autre été dominées à des degrés divers par le système tributaire. En Orient, il aurait connu des avancées plus grandes aboutissant à une forte centralisation politique. Ce qui n'était pas le cas en Europe plus attardée, contrairement à ce que laisserait penser l'approche européo-centriste.

Le capitalisme est apparu dans cette dernière contrée parce que, justement le système tributaire y était le moins épanoui, « le maillon le plus faible de la chaîne », pour paraphraser Lénine à propos de la Révolution d'Octobre en Russie. Mais ceci, c'est pour aller vite, car si le capitalisme comme système mondialisé pouvait constituer une chaîne, ce n'est apparemment pas le cas pour le mode de production tributaire. Cependant, l'idée demeure de « la loi de la direction par les moins avancés » qui rappellerait les travaux des biologistes sur l'évolution des espèces, et développée par les historiens, et même systématisée vers 1930 par le hollandais J.Romein[3]. De là découle pour Samir Amin la nécessité de revisiter l'histoire des sociétés asiatiques et africaines ainsi que le potentiel dynamique et même révolutionnaire qu'elles peuvent posséder de nos jours encore.

Il commence ainsi à répondre aussi au deuxième volet de la seconde question qu'il se posait. Mais commençons par le premier volet : pourquoi le capitalisme est-il caractérisé par la polarisation entre développement et sous-développement ? Il va s'atteler à déconstruire les théories « conventionnelles » du sous-développement, en commençant à s'inviter au débat inauguré jadis par Rosa Luxembourg et Lénine sur la théorie de l'impérialisme. Il s'appuie sur l'approche de l'accumulation primitive du capital, développée par Marx et de la dépossession de la paysannerie, puis de son extension mondiale à travers la colonisation pour affirmer, en désaccord avec les classiques du marxisme, que ce processus est toujours à l'œuvre. L'accumulation primitive se poursuivrait en quelque sorte, produisant ainsi toujours de la polarisation, avec ce que cela suppose comme développement et échange inégaux, ce qui induirait de même que l'impérialisme loin d'être lié à une évolution du capitalisme à partir de la seconde moitié du XIXème siècle, est inhérent au système dès la première phase de la colonisation (en Amérique, notamment depuis 1492). Il demeure toujours caractérisé par l'échange inégal dû au fait que l'écart des rémunérations du travail entre le Nord et le Sud est beaucoup plus grand que l'écart entre les productivités du travail.

Il considère de même que l'évolution du capitalisme est marquée par trois grands tournants dans son expansion à l'échelle mondiale : après son apparition aux XVème et XVIème siècle, il va subir les effets à la fin du XVIIIème et au début du XIXème siècle de la Révolution industrielle anglaise et la Révolution française, puis à la lisière des XIXème et XXème siècle de la formation du capitalisme de monopole, et du long déclin du système analysé par Lénine, et enfin vers la fin du XXème siècle du passage à ce qu'il assimile à un « capitalisme des monopoles généralisés » avec l'émergence d'une oligarchie (ploutocratie « se comptant sur les doigts d'une main »). L'impérialisme passe ainsi de sa phase plurielle (« des puissances impérialistes en conflit permanent ») à une phase collective caractérisée par la constitution de la Triade (Etats-Unis, Union européenne, Japon), dont les intérêts communs sont négociés au sein du G7, la Banque mondiale, le FMI, l'OMC, l'OTAN… fonctionnant comme outils de sa politique.

4. Passer de l'approche par le rattrapage à celle par la déconnexion

En effet, au privilège exclusif de l'industrie qui caractérisait l'impérialisme jusqu'au XXème siècle viennent succéder les cinq monopoles dont disposerait cette triade :

- domination sur les technologies avec la surprotection de l'OMC ;
- l'accès exclusif aux ressources naturelles de la planète ;
- le contrôle du système monétaire, financier intégré, mondialisé ;
- le contrôle des moyens de communication et d'information ;
- et enfin le contrôle des moyens de destruction massive.

Ces transformations au sein de la sphère impérialiste ont certes commencé avec l'effondrement de l'Union Soviétique et l'évolution de la Chine post-maoïste. Mais les Révolutions qui avaient été menées dans ces deux pays au cours de la 2ème moitié du XXème siècle indiquent bien que des conditions de remise en cause de la domination capitaliste mûrissent à la périphérie du système et il faut continuer à s'attendre à des transformations radicales à partir du Sud de la planète. Le mouvement de décolonisation mené par les peuples, le processus d'émergence d'Etat nationaux en Asie et en Afrique commencé avec l'après-guerre et symbolisé par l'ère Bandung qui s'étale jusque vers 1980, quoi qu'on en pense et malgré ce qu'on a tendance à considérer comme des échecs, a abouti à des transformations radicales dans la physionomie de ces sociétés et à l'échelle mondiale.

Après une période d'essoufflement, une deuxième vague est en action actuellement avec les nations émergentes ou ré-émergentes dont l'exemple tend à être suivi par de nombreux pays contraignant ainsi l'impérialisme à réajuster ses formes de domination avec la constitution de la Triade. Les pays du Sud ont cependant beau obtenir aussi des succès, ils ne peuvent se cantonner tout le temps dans la simple problématique du rattrapage technologique pour aboutir à un développement qui ne saurait se limiter à la croissance. La solution véritable pour sortir du sous-développement et de la domination devra passer par la nécessaire déconnexion vis-à-vis du système capitaliste, et celle-ci est à son sens dans l'ordre du possible historique. Les voies du socialisme pourraient être multiples selon les sociétés.

Toujours fidèle à ses convictions, mais sans être prisonnier du passé, il sait que le vieux débat sur le rôle de « l'Orient », c'est-à-dire de la périphérie du monde capitaliste, entamé par Marx dans *les Grundrisses* et autres *Lettres à Vera Zassoulitc*h, poursuivi du temps de Lénine et des congrès de la IIIème internationale avec l'épisode de Bakou (1920), est en partie, du moins, cause du conflit idéologique sino-soviétique qui a éclaté à la lisière des années 1950 et 1960[4], que ce débat donc n'était pas vain. Les crises actuelles au centre du système et le nouvel éveil dans le Monde arabe peuvent avoir de quoi conforter ses positions. En tous les cas, il continue à nous fournir des analyses d'une grande lucidité[5], et la « lucidité maximale » nous rappelle-il, c'est « l'effort de rationalisation, de compréhension, de libération des aliénations, de dépassement de ses aliénations, cet effort est un effort permanent de chacun, de tous » (p. 87).

Notes

1. Raul Prebisch, Cardoso, Baran, Sweezy et la « Bande des quatre » qu'il aurait représentée avec Arghiri Emmanuel, André Gunder Frank et Emmanuel Wallerstein.
2. On se souvient à ce propos du débat dans les années 1960 et 1970 portant sur la question du mode de production asiatique que des revues telles la *Pensée et Recherches internationales* avaient répercuté en France, ainsi que deux ouvrages collectifs publiés à l'initiative du CERM et qui avaient fait date sur : *Le mode de production asiatique,* préfacé par Roger Garaudy, Paris Ed. Sociales 1969, et sur *Les sociétés précapitalistes* (Textes choisis de Marx, Engels et Lénine), préfacé par Maurice Godelier, Paris Ed. Sociales 1970. On pourra se référer aussi à l'ouvrage *Marxisme et Algérie*, textes de Marx Engels traduit par Gilbert Badia et présenté par René Galissot, Paris UGE (10-18) 1976.
3. Jean Chésneaux le fait remarquer dans *Du passé faisons table rase ?* Paris, Ed, Maspero 1976 (voir P.154-155). On pourra de même lire les développements sur la question dans l'ouvrage de Rudolf Bahro, *L'alternative*, Paris, Ed, Stocks, 1972. Il y fait une lecture stimulante des classiques du marxisme ; et notamment le Chap.2 sur : « L'origine de la voie non capitaliste ».
4. Pour un parcours de la question, Hélène Carrere d'Encausse et Stuart Schram, Le Marxisme et l'Asie 1853-1964, Paris, Ed. Armand Colin, 1965. On pourra se référer aussi à Enrica Colotti-Pischel et Chiara Robertazzi, L'internationale communiste et les problèmes coloniaux 1919-1935, Paris, La Haye, Ed, Mouton 196 ; ainsi qu'à Maxime Rodinson, Marxisme et monde musulman, Paris, Ed du Seuil, 1972.
5. Par exemple ses récents textes, *2011 : Le printemps arabe ?* (reçu par internet), et « Y-a-t-il une solution aux problèmes de la Somalie ? », in *Africa Review of Books*, Vol 7, N°1, Mars 2011.

La lecture d'un « Je Echo » de Jean-Luc Raharimanana

Kahina Bouanane Nouar

Les Cauchemars du gecko
par Jean-Luc Raharimanana
Vents d'ailleurs / ici et ailleurs, Paris, 2011, 109 p.
ISBN : 978-2-911412-79-0

C'est sur les sentiers du texte théâtral a-traditionnel que nous installerons l'auteur Raharimanana. Il est question de la littérature des mots et des maux pour dire, pour dénoncer et aussi pour secouer… Il en est ainsi pour le texte *Les cauchemars du gecko* de notre auteur malgache. Cet écrivain rédige des ouvrages dans lesquels il tente de véhiculer une image plus au moins positive de Madagascar. En fait, il tient à porter 'Sa' voix tantôt provocante, tantôt sage. Pour tout lecteur qui prend plaisir aux mots sans se décourager des maux, Riharimanana nous emmène vers des représentations et des visions décalées et paradoxalement structurantes.

Les cauchemars du gecko présente et décrit une sorte d'univers totalement fragmenté. Cet univers est largement inspiré des évènements politiques de 1947. Il évoque les massacres perpétrés par les Français à Madagascar. Ces événements tragiques ont opposés les colonisateurs français et les Malgaches, mais aussi les Malgaches entre eux puisque certains, au moment de la répression contre les rebelles, ont pris fait et cause pour la France. Ces faits ont causé une très forte saignée dans les rangs des élites et intellectuels et des « hommes politiques qui manquent encore jusqu'à aujourd'hui. Les intellectuels actuels ont complètement abandonnés le fait politique, laissant la voie libre à des personnalités qui utilisent la politique comme simple outil d'accession au pouvoir »[1] A cet effet, les yeux du gecko fonctionnent comme tel, un archivage, et ont aussi enregistré les cauchemars du monde et notamment des atrocités qui ont eu lieu à Madagascar : « la violence des victimes est la réponse à la violence du cynisme des puissants »[2]. L'auteur riposte à travers la plume, elle est d'ordre poétique et s'inspire fortement de celle d'Aimé Césaire, mais aussi de la coulée verbale poétique traditionnelle de son continent. D'ailleurs, aussi bien dans ses produits romanesques que dans sa trame fictionnelle comme sur la scène théâtrale, il tente de puiser et de se rapprocher le plus de cette oralité propre à l'Afrique.

En fait, ces mêmes évènements représentent majoritairement le leitmotiv de cet ouvrage qui constitue un ensemble d'idées souvent déraisonnables. Cet aspect – déraisonnable – s'explique et prend forme à travers la complexité et la confusion de certains sentiments tels la colère, la poésie, et des blessures de différents ordres. En fait, le lecteur ne fera pas une lecture traditionnelle – et rationnelle – de ce texte, puisque « dans la crise que nous vivons, il n'y a aucune rationalité, contrairement aux dires des puissants de ce monde et de leurs experts qui nous bassinent qu'ils maîtrisaient parfaitement le fonctionnement économique de la planète », dit-il dans une interview[3]. C'est le désordre qui mène le monde et ce désordre doit être entendu sur scène. Ainsi, le texte *Les cauchemars du gecko* s'emparent des figures qui régissent le monde, celles-ci portent des noms politiques et idéologiques, elles sont représentées sous un aspect cynique à l'extrême.

Aussi, ce texte formule la manifestation du monde aussi bien dans sa collectivité que dans son individualisme : ces deux types de manifestations s'expriment dans un désordre ahurissant, il s'agit de la manifestation du désordre dans le monde, la confusion de la pensée, l'injustice et la misère : ce sont les invariants structuraux de l'écriture de Raharimanana. Son style littéraire est une alliance entre l'ironie et l'urgence, les deux modes fonctionnent comme un arsenal salutaire. Celui-ci trouve son sens à travers des images qui parlent d'elles-mêmes. Ces images représentent

le plus souvent le système colonial articulé en termes de puissance.

Diverses indignations, des cris sont interpellées. Cependant, elles subsistent très justes dans leur énonciation, fortement soutenues par la plume considérablement affranchi et engagée de Jean-Luc Raharimanana. Dans ce texte, tantôt théâtral tantôt poétique, nous percevons des voix qui vont dans tous les sens, notamment les cris qui contestent le colonialisme et le capitalisme.

Nous avons affaire à des figures révoltées contre l'ordre du monde, des figures du désordre. Celles-ci relèvent du réel et de la fiction, humains et animaux : tous tiennent une place pour dire leur maux et dénoncer la situation déplorable du monde aussi bien les tyrans, les corrupteurs, les déchus, les marginaux que le petit gecko de Madagascar, ce lézard flexible et malin et qui se faufile partout. Tous contribuent à la mise en scène de ce cauchemar « désespéré mais pas désespérant ». Raharimanana a mis ici en œuvre des figures qui formulent des tournures fragmentaires et des inversions dans l'ordre des phrases un peu comme Sony Labou (Tansi), il s'en inspire volontairement de manière récurrente comme pour confirmer une tradition voire une présence sans omettre des proverbes typiquement malgaches.

On y retrouve donc des fragments de phrase qui semblent représenter de véritables cauchemars pour cet auteur. Ces fragments lui ont permis de réfléchir à une fabrication et à une construction dramatique fractionnée, essentiellement focalisée sur la vigueur et le dynamisme du jeu des personnages, qui composent des figures maîtrisant une langue de plus en plus folle. Nous ne retrouvons pas de construction pré-organisée. Aussi, il n'y a pas d'ordre dans les figures du cauchemar, cela semble se construire au fur et à mesure de la mise en scène. Des dizaines de fragments, de quelques lignes parcourant quelques pages, sans se soucier ni du destinateur : homme ou femme, animal, dieux et autres *Olombelona*[4], ni du comment "cela dialogue". Il s'agit de figures de notre actualité politique, dictateurs, corrupteurs. Figures animales, comme les geckos, et surtout figures déclassées, abandonnées, figures en lutte, figures proches de *Za*[5], héroïque protagoniste de folie dans un univers dévasté par la misère.

L'auteur a tendance à faire de la personnification, tous les éléments humains ou inhumains sont personnifiés. Il s'inspire de cette bête, le gecko, qui prend une dimension multidimensionnelle car, à travers lui, tout est personnifié, tout est à son image, son silence et sa présence-absence. Le gecko est un lézard, il est continuellement présent dans l'espace malgache, il est apparu il y a environ soixante millions d'années et a colonisé tous les continents sauf les deux pôles… on le retrouve généralement dans les habitations tropicales.Celui-ci est paisible et discret, il se fait distinguer par son apparence non-présence.

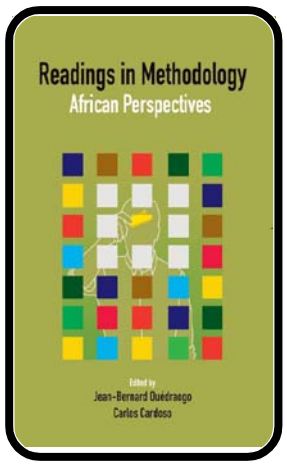
C'est autour de cette bête que le texte est construit. Il s'introduit dans tous les espaces, des plus grands au plus minuscules et parvient à se déplacer à l'envers. Son immobilité est captivante car il ne ferme jamais les yeux. Il s'annonce par un petit cri, il est d'une très grande rapidité dès qu'il se met en mouvement. Le gecko vit en contact permanent avec le monde qui l'entoure: « Mon expérience personnelle du gecko a eu lieu à La Réunion. Ce sont des geckos transparents. Nous avons à Madagascar une race de geckos "polis" qui, lorsqu'ils ont faim, tapent gentiment sur la tête de petits insectes qui leur donnent alors une petite goutte de miel. Ce gecko poli ne tue pas ces insectes, mais demande gentiment sa nourriture » (p. 52). Cet animal est doublement intéressant, dans le sens où il est représenté comme l'envers de l'univers dans lequel vit l'homme. Il est son miroir. Il représente le paradoxe de l'époque où l'homme est tiraillé dans ses rapports et ses déplacements en termes de rapidité et de hâte puisque s'immobiliser et/ ou ralentir sont considérés comme signes de mort. En fait, l'auteur semble installer une parenté entre ces deux modes d'agitation : la bête et le monde. Il est question de ce que l'on nomme l' « état du monde ». Il fait une sorte d'autodérision sur l'homme du Sud qui vient dire ce qu'il pense du Nord, alors qu'il semble persuadé de la tromperie.

Ainsi, le texte *Les cauchemars du gecko* indique la présence de cette petite bête discrète et imperceptible à la fois, à travers laquelle l'auteur semble manifester toutes les haines, les frustrations, les amertumes, et aussi les désirs de l'homme malgache. Nous retrouvons donc des séquences qui se succèdent, d'autres narrations courtes, de la poésie en termes de slam ; des slams qui portent en eux des heurts, des mots et des maux de violence. Les maux critiqués abordent diverses thématiques de différents ordres: l'universalisation, la marginalisation, le colonialisme, la démocratie, l'esclavage perçu dans tous ses sens, le génocide rwandais. C'est dans ce "Je Echo" que l'auteur s'installe, *Les cauchemars du gecko* paraît comme une spirale de différents cris, un vacarme sans nom et une grande confusion. Des cris qui interpellent tout un ensemble de sentiments bouleversants tels le déshonneur, les heurts et les horreurs. Dénoncer tout à la fois le colonialisme, le capitalisme et même la démocratie, cette dénonciation est réalisée en termes vengeurs, sans aucune nuance. C'est 'cet' intolérable que justement Raharimanana s'évertue à dénoncer dans son texte. Texte de théâtre ?

C'est aussi un texte d'une poésie rude investissant tous les genres, où la dimension stylistique est fortement présente. Nous avons affaire à un texte, un « langage en perpétuelle inventivité: *Les Cauchemars du gecko* sont la narration d'une dépossession. Celle d'un écrivain de haute volée qui vole la langue de ceux qui prétendaient l'asservir pour la faire sienne. Avec une force inouïe »[6].

Notes

1. Riharimanana, in interview France ô, 2006.
2. Dans une interview sur TV5, dossier spécial Madagascar, 2009.
3. In, *Actualité culturelle Malgache*, La Bibliothèque malgache, édition et réédition de textes anciens ou modernes consacrés à Madagascar. La littérature et l'histoire se rencontrent sur la Grande Île, 2009.
4. *Olombelona* est un terme malgache qui ne peut se traduire en référence à un imaginaire occidental. Il est l'être humain, l'autre, chacun de nous, et une énergie vitale cachée en nous.
5. *Za*, héros du roman éponyme de Raharimanana, Ed, Philippe Rey, 2008, p.215. Objet d'un autre spectacle.
6. Propos recueillis par Jean-Pierre Han, journaliste français.



Readings in Methodology - African Perspectives

Edited by Jean-Bernard Ouédraogo & Carlos Cardoso

This volume is a collection of papers presented during methodological workshops organized by CODESRIA. Its objective is to revitalize theory and methodology in field work in Africa while contributing to the creation of a critical space hinged upon the mastery of epistemological bases which are indispensable to any scientific imagination.
Far from being a collection of technical certainties and certified methods, this book interrogates the uncertain itinerary of the process of social logics discovery. In that sense, it is a decisive step towards a critical systemization of ongoing theories and practices within the African scientific community. The reader can, therefore, identify the philosophical, historical, sociological and anthropological foundations of object construction, field data exploitation and research results delivery. This book explains the importance of the philosophical and social modalities of scientific practice, the influence of local historical contexts, the different usages of new investigative tools, including the audiovisual tools. Finally, the book, backed by classical theories, serves as an invitation toward considering scientific commitment to African field research from a reflective perspective.

ISBN: 978-2-86978-483-3
pages : 272 p.
price/prix: Africa 7500 frs CFA
Afrique non CFA 16 USD

Les Arabo-musulmans en Afrique sub-saharienne

Hamza Bachiri

Étude sur l'Afrique sub-saharienne dans les exploits et les œuvres des Arabes et Musulmans
*(*en arabe)
par Abdelkader Zabadiya
OPU, Alger, 2010, 287p., ISBN: 978-9-96101-352-6

Le livre d'Abdelkader Zabadia, professeur à l'Université d'Alger, constitue l'une des références historiques les plus récentes sur l'Afrique sub-saharienne en langue arabe. C'est une collecte de biographies des rois, des savants (« oulémas ») et de célèbres guerriers Arabo-musulmans qui ont vécu dans les régions sub-sahariennes. L'auteur tente, à travers des archives et des manuscrits, de donner un large aperçu des zones se trouvant au croisement des deux civilisations arabo-musulmane et celle de l'Afrique noire dans la période allant du XIIIe au XIXe siècle.

Le premier chapitre du livre est consacré à l'histoire géologique et archéologique du continent noir. L'auteur présente les premières étapes d'évolution de « *l'Homme Africain* » : ses principales lignées généalogiques, ses produits alimentaires et sa découverte du feu comme événement capital, notamment au niveau des relations de pouvoir.

Les migrations arabes vers l'Afrique se trouvent au centre du deuxième chapitre de cet ouvrage. Selon l'auteur, la péninsule arabe était à l'origine de plusieurs vagues de migrations vers l'Afrique sub-saharienne. Il rapporte les affirmations des grands historiens Arabo-musulmans tels el-Masoudi, et-Tabari et Ibn Khaldoun qui affirment que la migration des tribus arabes avait connu deux grandes vagues avant et après l'avènement de l'Islam.

L'auteur considère cette seconde vague de migration arabe comme la plus importante car elle est celle des tribus entières, de réfugiés et même de rebelles. Il donne également l'exemple des Arabes « *choua* » qui se sont installés sur l'Est de l'Afrique, celui du détachement militaire envoyé par le calife omeyade Abdelmalek Ibn Marouâne qui s'est installé dans les côtes de la Somalie, et cite aussi les cas des rebelles d'Oman qui ont fui vers l'autre rive de l'Océan indien, l'émigration des « zaydites », l'émigration des « nabhâniyine » et bien d'autres émigrations.

L'auteur rappelle aussi dans cet ouvrage une réalité historique : celle que la présence arabe dans cette région est plus ancienne que celle des Européens où les Arabes ont établi des principautés (« *imârât* ») pour des raisons sécuritaires et commerciales telles que *imârat Zanzibar* fondée par es-Sayed Saïd et *imârat Tanganyika* fondée par Mohammed Ibn Khalfân connu sous le nom de « Romaliza ».

L'auteur a consacré les autres chapitres de son livre à la vie de savants célèbres et de chefs de royaumes ainsi qu'à leurs œuvres. Dans ce qui suit, nous allons suivre les traces de ces œuvres à trois niveaux :

1- Niveau économique

La motivation des conquêtes arabo-musulmanes dans la région sub-saharienne, et dans d'autres régions du monde, n'était pas seulement ou strictement religieuse (diffuser l'Islam), mais aussi économique, en ce sens que le but était la domination du commerce international. L'Asie, l'Europe et l'Afrique étaient les « réservoirs » de grandes quantités de marchandises qui circulaient d'un continent à un autre : l'or, l'ivoire, le sel, mais aussi les esclaves. La sécurité et la gestion des milliers de caravanes exigeaient donc une autorité sur les tribus et les routes. Ce qui nécessite une loyauté politique et religieuse, ces Arabo-musulmans ont donc investi largement dans ces deux champs pour entretenir cette loyauté.

2- Niveau religieux

Les savants et les érudits (les « oulémas ») de la région ont consacré leurs œuvres et leurs vies à diffuser un Islam « original », c'est-à-dire loin des hérésies. L'auteur cite Mohammed samba Mumbiya (1765-1852), né dans la région de *Foutajaloune* (la Guinée actuelle). Ayant été l'acteur principal dans la diffusion de la langue Foulane comme langue d'écriture, ce savant n'était pas seulement considéré comme un réformateur religieux puisqu'il considérait que « l'ignorance des règles de la langue arabe constitue un réel handicap dans la compréhension et l'interprétation du texte religieux » (p. 54).

L'auteur cite aussi une autre personnalité arabo-africaine : Abou Baker es-Sadik (1790-1860). Malgré sa condition d'esclave, il a laissé deux autobiographies : la première lorsqu'il était esclave à la Jamaïque, et la deuxième lorsqu'il était à Londres. Ce dernier emploie la langue arabe aussi bien dans ses textes que dans son travail de comptable.

3- Niveau politique

La plupart des oulémas ou des savants étaient aussi des chefs de tribus et des guerriers. L'auteur donne l'exemple d'*el-mami* Abdelkader, homme de guerre et de religion qui a instauré un régime politique fondé sur la doctrine de l'imamat et sa dynastie avait recouvert toute la région d'« el-Foutatour » au Sénégal.

L'auteur cite un autre Imam, Samouri Touri (1830-1900), qui a dominé une grande région couvrant l'actuelle Côte d'ivoire, la Guinée, la Sierra Leone, le Liberia, l'Ouest du Cameroun et quelques parties de Burkina Faso. Sa dynastie était partagée en des provinces gérées par des chefs paramilitaires avec l'aide des oulémas et des magistrats. Les historiens et les militaires français qui ont visité l'Imam ont donné des témoignages très intéressants concernant son mode de vie et le niveau d'organisation de ses troupes militaires, et surtout son courage durant sa résistance.

Un autre exemple est rapporté par l'auteur, celui d'une action « djihadite » contre le prince de la dynastie de « Gobir » au Nigéria actuel. Cette action était dirigée par Cheikh Othman Ben Fouda et, après plusieurs combats, il a fini par vaincre le prince africain et instaurer un Etat avec quatorze provinces sur les terres des Houssas. Plus qu'un homme de guerre et de politique, Cheikh Othman Ben Fouda était un savant érudit et a laissé des œuvres très importantes.

Cette famille des Fouda-s a donné un autre savant : Abdallah Ben Fouda, frère de Cheikh Othman, décédé en 1830, et Bielo Mohamed ben Othman qui était un guerrier et un poète.

L'auteur nous présente dans son livre plusieurs autres personnalités de la région sub-saharienne. Même si elles n'étaient pas africaines, elles avaient visité ou avaient des écrits sur cette région : Ibn Batouta, Ibn Hawkal, Mohamed Ibn Abdelkrim el-Maghili, Hassan el-Wazzan, el-Isstakhri, el-Bakri, Abou el-Hassan ben Saïd et bien d'autres.

A la fin de l'ouvrage, l'auteur n'a pas oublié d'évoquer l'importante influence des confréries sur l'ensemble de cette région et le rôle de ses disciples à travers l'histoire. Ainsi, il présente les trois fondateurs des plus importantes confréries, même s'ils n'étaient pas tous des Africains : Abdelkader el-Jilani (mort en 1166), Ahmed Tijani (mort en 1815) et es-Senoussi Mohamed ben Ali (mort en 1859). Il présente aussi Ahmed Bamba M'Baki (mort en 1927) qui a fondé la nouvelle confrérie « el-mouridiya » comme orientation mystique séparée d'« el-kadiriya ».

Cet ouvrage, très intéressant par son contenu bio-bibliographique, nous a donné une vue très large sur la vie aussi bien économique et politique que sociale et culturelle de la région sub-saharienne jusqu'aux prémisses de la colonisation européenne. L'intérêt de l'œuvre d'Abdelkader Zabadia ne sera encore plus important que par la continuation de son travail sur la période coloniale.

La République Démocratique du Congo à la recherche de la stabilité politique

Noël Obotela Rashidi

Élections démocratiques en RDC : Dynamiques et perspectives
par Elikia M'Bokolo (dir.),
OIF/PNUD, Kinshasa, 2010, 460 p.
ISBN : 01005-57133

La stabilisation des institutions politiques constitue le défi auquel plusieurs pays africains sont confrontés. Tout en n'étant pas une panacée, les élections sont considérées comme l'une des solutions. La complexité des situations observées sur le terrain montre à quel point la voie des urnes suscite parfois la conflictualité et entraîne des heurts regrettables. Fichiers électoraux mal gérés, fraudes, commissions électorales partisanes forment les ingrédients qui incitent, à tort ou à raison, les uns et les autres à la confrontation. Cela ne décourage nullement et les tentatives se poursuivent à travers le continent.

Quatre décennies durant, la RDC n'a pas eu l'occasion d'organiser des élections démocratiques. Les conflits armés qui l'ont bloquée, de 1996 à 2003, ne présageaient guère la tenue rapide des consultations. Pourtant, les élections ont eu lieu, en juillet et octobre 2006. Certes, le processus a connu quelques accrocs, mais il a donné à la RDC les institutions légitimes qui lui faisaient défaut depuis l'assassinat de Lumumba. C'est de ce processus que le présent ouvrage collectif rend compte. Il a été dirigé par le professeur Elikia M'Bokolo, directeur d'études à l'Ecole des hautes études en sciences sociales de Paris et Professeur à l'Université de Kinshasa. Il a ainsi poursuivi l'œuvre amorcée initialement par le Professeur Tessy Bakary Akin décédé en 2009.

Son contenu

L'ouvrage comprend 17 contributions rédigées par des spécialistes congolais. Il est structuré en quatre parties terminées par les annexes des statistiques électorales. L'introduction du Professeur Elikia M'Bokolo met l'accent sur les atermoiements qui ont ponctué ce moment électoral. Alors que d'aucuns ne s'imaginaient la faisabilité de ces élections, les Congolais avaient réussi à les réaliser. L'enthousiasme des électeurs a balayé les doutes. Dans la première partie, Isidore Ndaywel, Jean Omasombo et Erik Kennes s'intéressent au « moment électoral dans l'histoire du Congo » (pp. 29-74). Jetant un regard sur l'histoire politique des Congolais durant les cinq dernières décennies, Isidore Ndaywel montre que « c'est bien à un passé profond et à une longue durée qu'il faut se référer pour rendre compte de la nature des débats ouverts, des polémiques insidieuses, des dysfonctionnements observés pendant les élections de 2006-2007, mais aussi percevoir les lignes de force d'un futur qui reste à inventer ».

Jean Omasombo et Erik Kennes se sont demandé si les élections en RDC constituent « la fin d'une transition sans fin ». Tous les deux sont d'avis que « le processus électoral a deux mérites. Celui d'avoir été mené jusqu'à son terme et d'être parvenu à clarifier tant soit peu l'arène politique de la transition en évinçant des structures politiques un nombre important de seigneurs de guerre ».

Ils ont encore relevé les défis, à savoir « le problème fondamental de l'absence d'Etat et de leviers de la bonne gouvernance ; le renouvellement de la classe politique et la valorisation des compétences et des capacités de gouvernance des communautés qui composent le pays ».

La deuxième partie s'est intéressée au contexte procédural qui a vu le déroulement des élections. Ainsi, ont été passés en revue la loi électorale (Jean-Louis Esambo Kangashe), les médias comme instances de régulation (Jean-Pierre Lifoli), les institutions d'appui à la démocratie (Philémon Muamba Mumbunda), l'état des lieux et les perspectives des sociétés civiles (Jean-Pierre Mpiana Tshitenge), le rôle de l'Eglise catholique (Donatien Dibwe dia Mwembu), l'absence de l'UDPS aux élections de 2006 (Jean-Pierre Mutamba Makombo) et la transformation du MLC en parti politique (Alphonse Maindo Monga Ngonga).

Dans la troisième partie, il a été question du moment fatidique, c'est-à-dire « aller aux urnes pour voter » ! Pour y arriver, candidats et électeurs se sont parfois adonnés à des multiples « acrobaties ». Pascal Kapagama a analysé l'impact de la pauvreté sur les comportements électoraux. Dans ces jeux et enjeux, les électeurs ont usé de stratégies pour tirer profit de ce moment. Noël Obotela a ainsi examiné les stratégies des candidats pour attirer les électeurs et les pratiques populaires employées par les électeurs pour ponctionner les bourses de différents candidats. Amédée Matsoro a poussé l'analyse en jetant un regard sur le comportement des électeurs et de leurs motivations.

La représentation féminine n'a pas été oubliée. Anne-Marie Akwety a consacré sa contribution à la problématique du genre. Il s'en est dégagé une disparité entre hommes et femmes au sein des institutions. Pour Akwety, « il appartient aux femmes congolaises elles-mêmes d'investir le champ politique (…). La parité inscrite dans la loi fondamentale n'a pas été respectée par manque de sincérité des partis politiques qui, pour la plupart, n'étaient pas acquis à cette cause. Il revient donc aux femmes politiques de se battre pour l'application volontaire des quotas au sein de leurs formations politiques ». Cette partie se termine par deux études relatives aux contestations, validations et invalidations (Clémentine Sangana) et au contentieux électoral (Athanase Tshibanda Ntoka).

La quatrième et dernière partie va « au-delà des élections » et fait des prospectives et dégage les perspectives. José Bazonzi réalise une lecture du déroulement des élections en ciblant les « forces, faiblesses et leçons pour le futur ». Philippe Biyoya aborde le thème des « élections et de la refondation de l'Etat » en faisant l'« analyse géopolitique des enjeux et les défis d'un processus à vocation historique ».

Les leçons tirées d'une élection tant attendue

Elikia M'Bokolo plante le décor lorsqu'il écrit : « Les Congolais nés après 1965, année de la prise du pouvoir par l'armée et le Général Mobutu, ou, plus simplement, après 1960, année de l'indépendance nationale, c'est-à-dire l'écrasante majorité du peuple, n'avaient jamais assisté ou participé à des élections libres et pluralistes ! ».

Le premier défi relevé, c'est d'avoir organisé ces consultations démocratiques. Des milliers de Congolais découvraient pour la première fois une élection. De 1960 à la fin du régime dictatorial de Mobutu, les Congolais ont eu à fréquenter les urnes en vue de plébisciter les candidats désignés par le Parti-Etat. L'électorat n'avait aucune opinion à faire valoir.

Une deuxième leçon notée se rapporte à l'expérience des électeurs. Face à l'avalanche des candidats, les électeurs avaient du mal à opérer le choix responsable. Que des promesses mirobolantes ! Que des projets à réaliser sans moyens conséquents ni visibles! Les électeurs appauvris, pauvres et démunis ont subi l'assaut des candidats détenteurs de bières, T-shirts et d'autres victuailles. Apparemment, la chance était aux plus offrants. Autrement dit, la culture démocratique a encore du chemin à parcourir. Cela reste un grand défi à relever pour les prochaines échéances. Les partis politiques et les acteurs de la société civile ont la responsabilité de mobiliser, éduquer et socialiser la population pour qu'elle comprenne le véritable sens d'une élection démocratique.

Une troisième leçon relève des acteurs politiques qui ont du mal à accepter une défaite et se soumettre au verdict des urnes. Comment amener les hommes politiques à adopter une culture démocratique qui considère une élection comme un processus menant vers l'alternance politique, non un combat opposant des adversaires ou des ennemis ? Comment instaurer le fair play au sein du monde politique pour qu'au soir d'une élection présidentielle le perdant accepte le verdict et se rende auprès du vainqueur pour le féliciter !

Concluons avec Elikia M'Bokolo pour reconnaître que « comme ailleurs en Afrique et dans le reste du monde, les élections doivent à la fois se banaliser et rester le temps fort des validations et des options collectives. Pour y parvenir, il y a bien sûr un prix à payer : un prix institutionnel et juridique, mais aussi culturel, économique et social » (p. 26). La RDC se prépare, en novembre 2011, à de nouvelles élections présidentielles et législatives. Les leçons de 2006 auront-elles été comprises ?

Les disparités entre les hommes et les femmes dans le sport en Afrique

Sara Hedia

Genre et sport en Afrique entre pratiques et politiques publiques
par Monia Lachheb (dir.)
CODESRIA, Dakar, 2010, 95 p., ISBN : 978-2-86978-320-1

Les disparités entre les hommes et les femmes sont présentes dans tous les domaines y compris celui du sport qui reste, dans une vision largement répandue, une citadelle masculine.

Les premiers travaux sur l'histoire du genre dans le domaine du sport sont apparus aux États Unis et au Canada. Les débats sur cette question étaient moins importants avant les années 1990, et ce n'est qu'à partir de cette date que les premiers écrits sur le genre apparaissent et que les relations asymétriques entre les hommes et les femmes sont évoquées. Ce volume est constitué des communications présentées au symposium « Sport et genre dans le développement en Afrique », tenu au Caire du 23 au 25 novembre 2009. Il est intéressant de montrer que l'apparition de cet ouvrage coïncide avec l'organisation de la coupe du monde pour la première fois dans le continent africain où la visibilité des femmes dans le domaine du sport est devenue un phénomène de société.

Cette publication traite de la problématique du genre qui est considérée comme une préoccupation prioritaire au CODESRIA. Il vise à analyser les rapports sociaux de sexe dans le sport, d'y déterminer la place des femmes et de cerner ce qui peut entraver la réalisation de l'égalité entre les deux sexes dans différentes sociétés africaines. Les diverses contributions rendent bien compte de la complexité des situations et de la variété des approches dans la gestion des politiques du sport en Afrique.

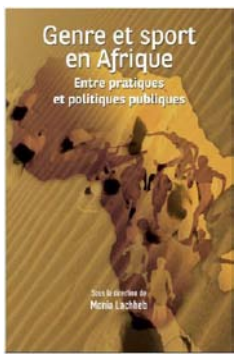
Sur le Maroc, trois contributions ont évoqué la question du genre en mettant l'accent sur l'inégalité entre les deux sexes qui existe aussi bien dans la pratique du sport que dans l'accès aux responsabilités sportives. Cette inégalité, qui s'ajoute au retard d'intégration de la femme marocaine au sport, s'explique par le conservatisme qui caractérise la société marocaine, par le manque d'une vision féminine dans les médias et par l'écart dans le ratio comparé aux hommes dans tous les domaines (analphabétisme, mortalité, activité économique, chômage, pauvreté, postes de haute responsabilité…). Seules les activités traditionnelles lui sont facilement attribuées (famille, enseignement scolaire, santé...). En revanche, les femmes originaires des classes moyenne ou riche, citadines, et d'un certain niveau culturel peuvent avoir la chance d'accéder à la pratique sportive.

Le Maroc étant conscient de la gravité de cette situation, comme le montre l'étude de Brahim Elmorchid, a agi pour le changement au niveau politique, un changement qui se traduit par l'intégration des femmes dans le développement afin d'asseoir une citoyenneté fondée sur l'équité et l'égalité entre les sexes. En 2007, tous les départements ministériels ont été appelés à intégrer la dimension genre dans leurs politiques de développement et leurs programmes de budgétisation, et cela n'est pas sans conséquences positives pour les femmes, en particulier en ce qui concerne leur présence dans le domaine du sport.

Plusieurs organisations ont imposé la pratique du sport en égalité avec les garçons dans les écoles et les lycées. « L'éducation physique et sportive a valorisé la fille. Elle lui a permis de s'exprimer et de découvrir la joie des pratiques sportives » (p.13). Le Comité National Olympique Marocain (CNOM) a créé la commission féminine « femme et sport » qui œuvre à garantir aux femmes l'égalité avec les hommes et la participation dans toutes les activités sportives comme dans la gestion. Ceci se rajoute au programme « sport pour tous » qui considère le sport comme un droit humain.

Le sport pratiqué par les femmes n'est pas celui pratiqué par les hommes, car chacun a sa propre dynamique, ces derniers favorisant les sports durs et agressifs, les femmes préférant les sports plein d'agilité. C'est une conquête par laquelle les femmes marocaines ont participé au développement d'un processus. Ce qui confirme la théorie de la « différence féminine » laquelle doit être reconnue par la société dans tous les domaines, notamment celui du sport parce que la reconnaissance sociale de cette différence est « le fruit d'une lutte au niveau publique » (p. 28).

Il importe aussi de remarquer que le sport féminin a joué un rôle important pour le développement socialement durable. La variable genre introduite dans le sport a permis de réaliser l'équation du sport et du développement. L'intérêt de l'approche « genre et développement » est de créer un équilibre dans les rapports de pouvoir entre les deux sexes et pas uniquement à résoudre les problèmes liés aux inégalités entre les sexes. Cette approche tient compte de la répartition des rôles des hommes et des femmes. Cependant, cette intégration demeure marginale et insuffisante.



La femme marocaine est sortie de son foyer à la fois par obligation économique, mais aussi par volonté d'égalité, de liberté et de justice. Elle voulait s'imposer dans le domaine du sport pour affirmer son existence et sa participation au développement du pays. Mais l'histoire récente ne compte que quelques noms qui ont su s'imposer au niveau régional et même international. Cette faiblesse reflète l'échec partiel de la politique sportive national. Le sport est un domaine favorable à l'intégration des femmes dans le processus du développement humain. En pratiquant le sport, elle trouve son bien être, son épanouissement, son émancipation.

Malgré les discriminations et les inégalités, le sport des femmes maghrébines, en particulier marocaines, a connu une évolution remarquable lors de ces dernières décennies. Toutefois, le pourcentage de leur présence reste faible. Nawal Almotawakil est la seule femme qui a pu avoir des postes de haut niveau et obtenir une médaille d'or olympique.

Le sport féminin nécessite encore des résultats satisfaisants dans la pratique et la gestion. « Il est donc nécessaire de bien conduire une politique sportive volontariste donnant à la femme la place qu'elle mérite légitimement » (p. 22).

En Tunisie, la question du genre pose un problème dans le domaine du pouvoir. En effet, l'effectif des femmes membres dans la fédération sportive olympique en Tunisie marque une inégalité remarquable entre les deux sexes, cela s'illustre par seulement vingt quatre dirigeantes face à deux cent cinquante six membres fédéraux. Une enquête menée sur le leadership sportif montre à quel point les inégalités dans l'exercice de la prise de décision dans les organisations sportives tunisiennes sont flagrantes entre les deux sexes. Dans les discours des enquêtées, un témoignage explique et résume peut-être mieux cette disparité entre les hommes et les femmes : « nous sommes encore dans une société d'hommes faite par les hommes et pour les hommes » (p.69).

Au Cameroun, société patriarcale, le sport est réservé aux hommes. La femme camerounaise n'est considérée comme ayant un statut important qu'au foyer. Par contre, la pratiquante du sport est considérée comme une « femme facile », qui ne répond pas aux normes de la société, laquelle refuse la pratique féminine du sport considérée comme une exposition du corps. Selon cette étude, la société considère que la femme cherche par la pratique du sport la forme physique pour rester jeune et belle pour elle-même, et pour satisfaire le désir sexuel de l'homme. Les tâches que la société réserve à la fille durant toute son éducation sont celles assurées par l'épouse, la mère, et ce dans le cadre du travail domestique. Cela entrave la participation de la femme camerounaise dans la pratique du sport et plus particulièrement le sport-loisir qui est une pratique mal appréciée. Malgré les difficultés, elle a pu obtenir une place dans les compétitions nationales et internationales. Mais sa conquête est inachevée puisqu'elle se trouve dans une société à dominante traditionnelle.

Le dernier article traite d'une question d'une extrême sensibilité, celle de la violence symbolique faite aux femmes, au Sénégal puisqu'elles ont pénétré un territoire accaparé par l'homme. Cette contribution s'inscrit dans une perspective bourdieusienne considérant la violence symbolique comme étant la « violence qui extorque des soumissions qui ne sont même pas perçues comme telles en s'appuyant sur des "attentes collectives", des croyances socialement inculquées » (Bourdieu, *Raisons pratiques*, 1994, p. 188).

La femme sénégalaise a intériorisé dès son enfance qu'elle n'est pas faite pour le sport à cause des obligations ménagères auxquelles elle serait destinée. Ce qui semble être encouragé par les règles appliquées pour elle à l'école et au lycée, comme à titre d'exemple, la mauvaise note obtenue dans la matière du sport. De plus, elle se trouve dans une société où l'islam est dominant, ce qui exige un certain code vestimentaire alors que le sport est rétif au voile. Autre obligation pour la femme sénégalaise qui pratique le sport, les tests médicaux qu'on lui fait suivre pour déterminer le sexe féminin (l'hermaphrodisme). Cela constitue un handicap pour l'intégration de la femme au sport.

Le sport de haut niveau est une entrave au mariage pour la femme sénégalaise. A vrai dire, dès sa naissance, elle est préparée par un massage spécifique qui est censé lui attribuer « quatre fois trois qualités nécessaires pour faire d'elle un objet de plaisir sensuel et désirable, la femme doit avoir trois rondeurs, trois blancheurs, trois longueurs, trois noirceurs pour devenir attirante et faciliter son entrée en union » (p. 90), tandis que la pratique du sport efface tous ces critères esthétiques, et pousse au célibat prolongé de la pratiquante du sport. La femme sénégalaise est ainsi contrainte de remplir les tâches qu'on lui attribue et de respecter la hiérarchie dans la société.

En somme, cet ouvrage répond à des questions pertinentes qui ont trait au rapport genre et sport qui méritent d'être approfondies davantage pour comprendre pourquoi les sociétés africaines sont-elles toujours dans cette structure de domination. Comme le montre la coordinatrice de cet ouvrage, non sans raison, les réflexions des contributeurs « constituent autant de pistes de recherche qui invitent à considérer la complexité du fait sportif et l'importance des éclairages qu'il apporte sur les rapports de genre en vigueur dans les sociétés africaines » (p. 4).

Incursion dans les processus du changement culturel en Afrique

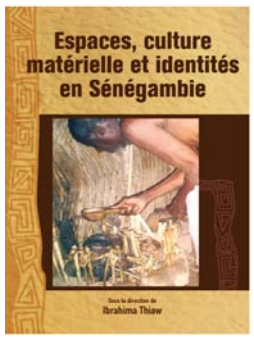
Ammara Bekkouche

Espaces, culture matérielle et identités en Sénégambie
par Ibrahima Thiaw (dir.)
CODESRIA, Dakar, 2010, 96 p.

Mu par la passion d'un groupe de chercheurs qui s'intéressent autant à l'archéologie qu'aux sciences humaines, cet ouvrage revient en partie sur les termes des connaissances reçues et dénoue les méthodes pratiquées par les scientifiques de la période coloniale. Avec en toile de fond la douloureuse et omniprésente question de l'esclavage, c'est à l'évidence tout une autre vision de la société qui est annoncée pour en relever l'objectif : celui de devoir *réexaminer la production historique, ethnographique et anthropologique*. Il s'agit en outre d'en *évaluer les acquis et de probléma-tiser les notions de frontières ethniques.*

L'idée, majeure au départ, spécifie le principe de la diversité linguistique et de peuplement pour transcender une certaine représentation sommaire des tribus africaines vivant sur un même territoire. Aussi, et en dépit *de leurs limites et imperfections* et les difficultés de moyens au regard de l'importance de la tâche, quatre contributions de différentes disciplines ont uni leurs efforts pour nous faire part de quelques-uns de leurs résultats de recherches sur les peuples de la Sénégambie. Sur ce territoire sociologiquement recomposé indépendamment des tracés géographiques, différentes propositions de points de vue mettent en relation l'espace, l'identité et la culture matérielle. La poterie céramique rend compte de cette réalité comme expression vivante d'une pratique commune dont les nuances perceptibles en indiquent les subtilités distinctives.

Ibrahima Thiaw, qui poursuit des recherches archéologiques et historiques sur l'île de Gorée, présente une quintessence de l'évolution du savoir produit sur une période étendue pour en extraire quelques rudiments des logiques de son développement. Partant de l'ambiguïté quant à l'identification des identités sur la base des seules données archéologiques, il revient sur les sources acquises jusqu'alors afin de montrer le « décalage entre les discours historiques, qui prétendent être des connaissances véritables en dehors des relations de pouvoir et la culture matérielle ». Pour ce faire, outre l'examen des néanmoins célèbres Maison des esclaves et le Castel de la citadelle hollandaise, il élargit son exploration aux lieux des laissés pour compte alors jamais considérés sous le prétexte fallacieux que « l'esclavage fut plus tolérant et plus humain en Afrique que dans le Nouveau Monde ». Au-delà des *choses* qui structurent concrètement l'espace vécu, ce sont les mots qui étayent l'analyse pour décrypter les associations de pouvoir et « les procédures complexes de négociation du global et du local ».



Et ce n'est pas sans un effort d'imagination que l'auteur a tenté une approche dans un passé du côté des asservis forcés à l'exil, la misère, la surexploitation. Il structure ainsi l'ébauche d'une expérience qu'il soumet à la réflexion pour mieux comprendre « ce monde marqué par des tensions identitaires, de classes et de rapports de force de toute sorte…»

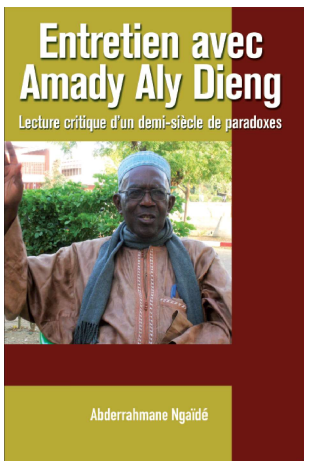
Moustapha Sall approfondit sa recherche à partir des revendications identitaires *joola* en focalisant son étude sur la culture matérielle céramique et les identités en pays Fogny (Casamance - Gambie). Sur la base d'enquêtes ethnoarchéologiques, il se donne pour objectif d'analyser « les expressions matérielles des identités et de cerner leur évolution ». Son questionnement s'intéresse à la maîtrise du savoir sur l'histoire du peuplement et du processus d'occupation de cette région. L'auteur constate le peu d'investigations sur les données ethnoarchéologiques et leur méconnaissance pour justifier le choix de la zone d'étude et s'interroger sur les dynamiques et les traits culturels des anciennes populations. Il procède ainsi à l'observation comparative du processus des différents modes de fabrication des produits céramiques (chaîne opératoire, matières premières, façonnage, moulage, profilage, cuisson, décoration…). Les types de pots confectionnés renseignent sur l'origine des nombreux sites en milieu Fogny et les comportements socioethniques, mais ne suffisent pas à expliquer l'établissement chronologique des peuplements. Des pistes de recherche sont proposées pour prolonger l'histoire des sociétés du Fogny et compléter les réponses encore pendantes sur les questions de culture matérielle liée aux rituels et aux anciens sites d'habitat.

Toujours dans le domaine de la poterie**,** Mandiomé Thiam introduit sa démarche en la rapportant à la question de l'identité des minorités bassari et bedik. Il argumente ce choix par l'explication de la question identitaire dont il emprunte une définition à Alberto Mucchielli (1994) selon laquelle « elle génère un sentiment interne d'unité, de cohérence, d'appartenance, de valeur, d'autonomie et de confiance organisée autour d'une volonté d'existence ». Agrémentée de photos concernant la chaîne opératoire céramique, la production coutumière donne à voir les multiples destinations d'usage des jarres, pots, marmites, bols et autres récipients pour différents modes de cuisson et de stockage. Une présentation comparative sur les aspects similaires d'une part et discriminants d'autre part, permet de retenir que l'activité est essentiellement féminine et que ces derniers, « si minimes soient-ils rendent compte des éléments d'identification de chaque groupe ». Il est néanmoins conclu de continuer une lecture ethnique plus pointue combinée à d'autres données socioculturelles pour mieux cerner la question identitaire d'un si vaste territoire.

Maurice Ndeye, physicien de formation, apporte sa contribution à travers l'archéologie en annonçant une relation sans à priori de cette discipline avec le monde de la culture. Il propose, en effet, l'étude du rapport entre la « chronologie absolue et l'ethnogenèse » en s'appuyant sur la méthode de datation par le carbone 14. Il attire cependant l'attention sur les difficultés et controverses entre l'approche scientifique fiable de cette méthode physico-chimique et les faits historiques des identités culturelles à déterminer. Après avoir présenté les types de problèmes liés à cette méthode, l'auteur développe un regard critique sur son utilisation pour l'interprétation archéologique. Quelques études antérieures (B. Chavannes : 1977 ; G. Thilmans, A. Ravisé : 1980) illustrent la démonstration pour expliquer la nature des erreurs et les imperfections accumulées et prétendre à la fiabilité scientifique. « La datation par le radiocarbone peut ne pas donner une précision suffisante pour corréler un événement d'âge inconnu à un événement historique ». De même, la corrélation avec un événement humain doit tenir compte de plusieurs facteurs environnementaux pour pouvoir établir une lecture précise des faits. Au-delà des exploits technologiques et des performances méthodologiques dans la chronologie des occurrences historiques, il y a lieu de délimiter les responsabilités de chaque discipline impliquée dans une approche commune de compréhension des faits sociaux.

En plus de l'abondante bibliographie que ce petit ouvrage nous offre, il représente une image hautement scientifique des approches telles que méthodologiquement suivies par quatre chercheurs africains réunis en Groupe National de Travail (GNT). Les recherches abordées où pour la plupart, la poterie est un objet commun relativement accessible de la vie quotidienne, ont trouvé là une manière opérante pour valoriser leurs conclusions associant les questions de l'espace, la culture matérielle et l'identité. Assurément, des enseignements peuvent en être tirés notamment pour ce qui concerne la longue durée et l'exploration approfondie des sujets à étudier, comme garantes de compétence en la matière.

CODESRIA Publications: www.codesria.org



Entretien avec Amady Aly Dieng - Lecture critique d'un demi siècle de paradoxes

Abderrahmane Ngaïde

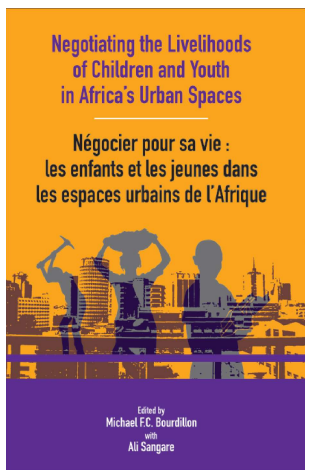
Ce livre d'entretiens retrace l'itinéraire personnel d'un homme et interroge un temps. Cette trajectoire « biographique » ne prend son sens et son vrai relief que remise dans son contexte. D'ailleurs, il ne s'agit point d'une biographie à la française, encore moins d'une biographie à l'anglo-saxonne qui recherche l'exhaustivité, mais d'une entreprise qui a pour objectif une simple volonté de faire témoigner une figure.

Malgré ses 79 ans, Amady Aly Dieng déroute par sa jeunesse et sa fraîcheur d'esprit. Il est souvent taquin lorsqu'il n'est pas moqueur ! Il fait sourire et détend l'atmosphère. Les débats engagés, qu'il entretient avec les jeunes en témoignent amplement. Il a toujours « ce petit mot qui incite à la réflexion ». Il fut un acteur intellectuel à des moments où le doute politique dominait, la soif de connaître empruntait des chemins aussi multiples que les défis qui attendaient le continent et la volonté de prouver l'historicité des sociétés africaines conduisait encore aux hypothèses les plus osées. À travers ces entretiens, se déroule donc l'histoire d'un demi-siècle plein de bouleversements, d'espoirs mais aussi d'incertitudes fondées sur les interrogations que posent le présent et l'avenir du continent africain.

ISBN: 978-2-86978-513-7
pages : 160
price/prix: Africa 5000 frs CFA
Afrique non CFA 12 USD

Negotiating the Livelihoods of Children and Youth in Africa's Urban Spaces

Edited by Michael F.C. Bourdillon with Ali Sangare

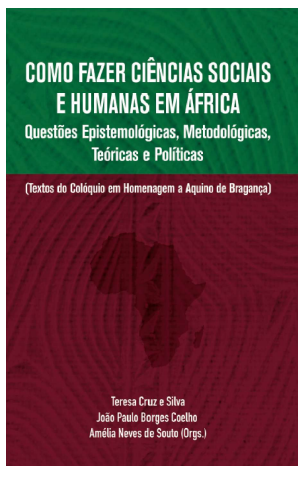


This book deals with problems facing children and youth in African cities today. African populations have high growth rates and, consequently, relatively high proportions of young people. Population growth in rural areas has stretched resources leading to urban migration and a rapid growth of cities. Economies have not grown apace with the population; and in some countries, economies have even shrunk. The result is a severe lack of resources in cities to meet the needs of the growing populations, shown in high unemployment, inadequate housing, poor services, and often extreme poverty. All the essays in this book draw attention to such urban environments, in which children and youth have to live and survive.
The book contains country-specific case studies of the problems faced by youths in many African cities, how they develop means to solve them, and the various creative ways through which they improve their status, both economically and socially, in the different urban spaces. It recognizes the potentials of young people in taking control of their lives within the constraints imposed upon them by the society.
This book is a valuable contribution to the field of child and youth development, and a useful tool for parents, teachers, academics, researchers as well as government and non-government development agencies.

ISBN: 978-2-86978-504-5
pages : 256
price/prix: Africa 7500 frs CFA
Afrique non CFA 15 USD

Como Fazer Ciências Sociais e Humanas em África - Questões Epistemológicas, Metodológicas, Teóricas e Políticas

Teresa Cruz e Silva, Joao Paulo Borges Coelho, Amelia Neves de Souto (orgs.)



Como fazer ciências sociais e humanas em África: questões epistemológicas, metodológicas, teóricas e políticas (Textos do Colóquio em Homenagem a Aquino de Bragança) tem o formato de 'actas' de um colóquio onde o pretexto da evocação de uma personalidade marcante e do seu legado criou espaço para um cruzamento de ideias sobre o caminho percorrido e o futuro das Ciências Sociais e Humanas no continente africano. Com comunicações centradas nas experiências de países africanos, com destaque para os falantes da Língua Portuguesa, o cosmopolitismo que marcou a vida de Bragança levou os autores desta compilação de textos a trazerem para debate problemas de relações internacionais que envolvem, para além de África, a Europa e a América. As ideias e contribuições que compõem esta obra mostram-nos também a importância do casamento entre as Ciências Sociais e as Humanidades. O cruzamento de ideias espelhado nesta obra reflecte ao mesmo tempo as rupturas e continuidades que marcam pelo menos três gerações de académicos africanos das universidades nacionais após as independências. Em alguns casos é possível ler pontos convergentes, mas também contraditórios ou nem sempre concordantes, entre os diversos autores. As suas opiniões abrem, entretanto, novos caminhos para a pesquisa. Afinal de contas, é desta luta de contrários e da procura de convergências que se constroem ideias e projectos, é este o caminho do pensamento científico

ISBN: 978-2-86978-505-2
pages : 304
price/prix: Africa 8000 frs CFA
Afrique non CFA 17 USD

For orders / Pour les commandes

Africa

CODESRIA Publications
Avenue Cheikh Anta Diop x Canal IV
BP 3304, Dakar 18524 Senegal
Email: codesria@codesria.sn/
publications@codesria.sn
Web: www.codesria.org

Mosuro/The Booksellers Ltd.
HQ: 52 Magazine Road,
Jericho, P.O.Box 30201 / Ibadan, Nigeria
Tel: 02-241-3375 / 02-7517474
GSM: 08033229113 / 08078496332 / 8033224923
Kmosuro@aol.com / mosuro@skannet.com

Editions Cle
Yaoundé Av+G4 FOCH, BP 1501
Yaounde, Cameroun
Tél.: +237 22 22 27 09 / 77 98 48 21 / 99 58 06 39

Librairie CLAIRAFRIQUE
(Site Université)
BP 2005 Dakar – SENEGAL
Tel: +221 33 864 44 29 / 33 869 49 57
Fax :+221 33 864 58 54

Librairie Kalila Wa Dimna
344, avenue Mohammed V
Rabat – MAROC
Tél. 00 212 5 37 723106 – Fax. 00 212 5 37 722478
kalila@menara.ma

University Bookshop Makerere
P.o Box 33062
Tel: +256-414 543442 fax +256-414-534973
Mobile +256-772-927256

Outside Africa

African Books Collective
PO Box 721
Ferry Hinksey Road
Oxford, OX1, 9EN, UK
Email: abc@africanbookscollective.com
Web: www.africanbookscollective.com